

LA
VIE FACILE

COMÉDIE
EN TROIS ACTES

DE
MM. ALBÉRIC SECOND & PAUL FERRIER



PARIS
TRESSE, ÉDITEUR
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1883

Droits de reproduction et de traduction réservés

LA
VIE FACILE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris, au théâtre du VAUDEVILLE,
le 19 mai 1883.

PERSONNAGES

MONTGIRAUD	MM.	AD. DUPUIS.
LE COMTE DE TRÉVISAN.		DIRUDONNÉ.
BRUNEAU		MICHEL.
CLAVAROT		COLOMBEY.
PONTAILLAC		FRANÇÈS.
AUBERTIN		VOLNY.
DE NANÇAY.		ROCHE.
VICOMTE DE BOISGOBERT.		H. MAYER.
GONTRAN DE SAINT-EUSTACHE. . .		MOISSON.
GEORGETTE	M ^{mes}	M. LEGAULT.
JULIA DE VAL FERAS.		J. PAZZA.
BOB, groom		LINCELLE.
DEBORAH THOMPSON.		MANVEL.
BERTHE DE CASTEL-ROYAT.		HILAIRE.
OLGA BRUNEAU.		C. CARON.
NADINE		DEZODER.
MYRRHA.		J. ARNAUD.
ARGENTINE		TH. GIRAUD.
LA DEMOISELLE PREMIÈRE.		DEVOUX.
JENNY.		MOISSON.
UN GARÇON TAPISSIER.	MM.	COTTET.
UN DOMESTIQUE de Julia de Val Féras.		VAILLANT.

LA VIE FACILE

ACTE PREMIER

Un salon blanc et bleu. — Porte au fond, portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

BOB, JENNY, UN TAPISSIER, UN DOMESTIQUE.

JENNY, au tapissier monté sur une échelle.

Et vous appelez ces rideaux-là des... des?...

LE TAPISSIER, achevant de poser les rideaux.

Des *bonnes grâces*, style Louis XVI, spécialité pour jeunes filles.

BOB, étendu sur un fauteuil lisant le *Jockey*.

Vingt francs de perdus! Mon cheval est arrivé beau dernier, et pourtant on m'avait donné un tuyau! (Au tapissier.) Dites donc, vous, ce n'est pas bientôt fini?

LE TAPISSIER.

Cinq minutes, monsieur Bob, cinq minutes... le temps d'en griller une...

Il roule une cigarette et fait flamber une allumette.

BOB, allant au tapissier.

Éteignez vos feux ! On ne fume pas ici.

LE TAPISSIER.

Chez M. Montgiraud ! Le bourgeois est donc malade ?

BOB.

Lui... un chêne... de cinquante ans !... le bel âge... pour les chênes !... Mais vous ne comprenez donc pas que vous n'êtes plus ici chez M. Montgiraud ?

JENNY.

Comment, il y aurait de la brouille dans... l'association ?

BOB.

Pour ça non !... M. le comte de Trévisan, mon maître, et M. Montgiraud, son ami, sont toujours au mieux !... Et il n'y a pas de raison pour que M. le comte renvoie son vieux camarade de ce pavillon qu'il lui a cédé, et qui est d'ailleurs indépendant de son hôtel. Mais tout de même, nous ne sommes plus ici chez M. Montgiraud !... Cet ameublement virginal, ce style pudique disent clairement qu'on attend...

JENNY.

Oui, oui, une cocotte !

BOB.

Non, non ! La personne que l'on attend, votre future maîtresse, est pure autant que jeune ; et l'on fait venir de Londres, pour la chaperonner, une gouvernante anglaise, qui répond au nom biblique de Déborah. (On frappe à la porte.) Entrez !

SCÈNE II

LES MÊMES, DÉBORAH, pince-nez, voile, robe tartan
écossais, couverture roulée à la main.

DÉBORAH.

Mister Montgiraude, *if you please?*

BOB.

Vous y êtes, madame.

DÉBORAH.

Nò! pas madame!... miss... miss Déborah!... Mister
Montgiraude, is at home?

BOB.

At home?... Je ne sais pas s'il est at home, mais il va
rentrer.

DÉBORAH.

Very well.

BOB.

Vous semblez préoccupée.

DÉBORAH.

Je étais furieuse contre moi-même. Dans le voiture, je
avais oublié mon bible!... Et je étais de l'armée du sa-
lut. Vous n'avez pas un Bible?

BOB.

Pas sur moi, non! Au reste, vous n'auriez pas le temps
de lire... Voici M. Montgiraud.

DÉBORAH.

Mister Montgiraude? All right!

SCÈNE III

LES MÊMES, MONTGIRAUD, chargé de petits paquets, cartons, cage d'oiseaux, statuettes. — Il est suivi d'un domestique qui porte des fleurs.

MONTGIRAUD.

Germain... Bob... Jenny... aidez-moi! Je lâche tout!

BOB, à part.

Tiens! M. Montgiraud déguisé en déménageur!

MONTGIRAUD, à Bob.

Toi, sapajou, prends cette cage, et les plus grands égards pour les moineaux! Ça coûte cinq louis le sujet... sous prétexte que ça vient de loin, et que ça ne vit pas vieux!... Germain!... Ce buste de madame de Sévigné sur la cheminée de la chambre... Il y avait une frileuse de Grévin... Exilée la frileuse!... Des cartons à ranger, Jenny... avec ce petit coffret... quelques bijoux sans prétention!... (Apercevant Déborah, à part.) Un voile, un pince-nez... (Haut.) Miss Déborah Thompson?...

Il la salue.

DÉBORAH, rendant le salut.

Ce était moi-même.

MONTGIRAUD.

Excusez-moi, je suis à vous à l'instant!... Bob, la rentrée de Judic?

BOB.

Toujours demain... Les affiches sont posées.

MONTGIRAUD.

L'avant-scène de Trévisan, rez-de-chaussée, côté jardin?

BOB.

Voici le coupon.

MONTGIRAUD.

L'abonnement du comte au « *Casanova* ? »

BOB.

Voilà la quittance, et tout ce qui a paru du feuilleton :
Mimi Bredouille.

MONTGIRAUD.

Mimi Bredouille ! Que ça ne traîne pas ici !... Les paris de courses ?

BOB.

Réglés et encaissés.

MONTGIRAUD.

Le tailleur de Trévisan ?...

BOB.

Viendra bientôt.

MONTGIRAUD.

Le carrossier ?...

BOB.

Attends dans les remises.

MONTGIRAUD.

Et l'avocat ?... J'oubliais l'avocat.

BOB.

Maitre Bacalan est allé plaider en province ; c'est son secrétaire qui a lu la lettre.

MONTGIRAUD.

Parfait ! Et maintenant que j'ai fait les affaires de Trévisan, songeons aux miennes ! Miss Déborah !

DÉBORAH.

Mister Montgiraude !

MONTGIRAUD.

Excellents sont les renseignements, les références du premier choix. J'ose espérer que nous nous entendrons... Avez-vous déjeuné?

DÉBORAH.

Alas! no!

MONTGIRAUD.

Cri du cœur!... vous avez le temps? Notre jeune miss n'arrivera que dans deux heures.

DÉBORAH.

Aoh! deux heures, ce était assez de temps!

MONTGIRAUD.

Assez! Mais alors, des œufs, du poisson, des pommes de terre, du rosbef froid et du jambon, une salade russe, du chester, quelques biscuits, des fruits, du thé, du lait et du beurre...

BOB.

Quelle fourchette!

MONTGIRAUD.

Ce sera-t-il suffisant?

DÉBORAH.

Oh! yes! very siouffisant.

MONTGIRAUD.

Allons, tant mieux! Bob, conduis miss Déborah et veille à ce que ce frugal menu soit respecté.

BOB.

Si miss Déborah veut bien me suivre...

DÉBORAH, à Bob.

All right!... very gentleman, mister Montgiraude!

BOB.

Ah! bien, quand vous connaîtrez M. le comte de Trévisan.

Ils sortent par une porte latérale.

MONTGIRAUD, à Jenny, qui aidée de Germain a rangé les fleurs dans les jardinières.

C'est bien !... C'est très bien !... Allez !... Et qu'on ne me dérange plus !

Germain et Jenny sortent.

LE TAPISSIER, descendu de son échelle.

Monsieur n'a pas d'observations ?

MONTGIRAUD.

Non, du goût ; beaucoup de goût ! Je suis enchanté... Laissez-moi seulement un petit clou à crochet et un marteau.

LE TAPISSIER.

Monsieur ne veut pas que je lui évite la peine ?...

MONTGIRAUD.

Inutile ! je saurai planter un clou, j'espère !

Le tapissier sort.

SCÈNE IV

MONTGIRAUD, puis LE DOMESTIQUE, puis BRUNEAU.

MONTGIRAUD, fredonnant.

Savez-vous planter les clous ?...

LE DOMESTIQUE.

M. le baron Bruneau !

MONTGIRAUD.

J'avais recommandé qu'on ne me dérangeât pas !

BRUNEAU.

Excusez-moi, Montgiraud, si j'ai forcé la consigne ; c'est la faute de Trévisan, qui n'a pu me recevoir...

MONTGIRAUD.

Jamais visible avant midi, Trévisan!... Que lui voulez-vous, de si bon matin?

BRUNEAU.

M'acquitter envers lui... cette nuit, au club, je me suis flanqué la grande culotte... Le comte m'a passé un joli tas de plaques et je vous prie de lui remettre ceci de ma part!

Il donne à Montgiraud une enveloppe fermée avec un grand cachet de cire rouge.

MONTGIRAUD, soupesant l'enveloppe.

Une lettre chargée!... Mauvais sujet!... Vous avez encore joué au baccarat?

BRUNEAU.

De minuit à six heures!

MONTGIRAUD.

Et naturellement, vous avez tiré à cinq?

BRUNEAU.

Chaque fois que j'ai eu la main... c'est un principe... Je suis un homme à principes, moi, et tout Paris le sait... J'en ai pour la table, pour les cigares, pour la vie conjugale, pour l'éducation des enfants... je n'ai pas les enfants, c'est vrai... mais j'ai le principe, c'est l'essentiel... Et d'ailleurs, je n'ai pas renoncé à l'espoir d'être père!

MONTGIRAUD.

Vous me diriez le contraire, je ne vous croirais pas... Votre femme est trop jolie!... Et elle va bien, la baronne Bruneau?...

BRUNEAU.

Je vous crois qu'elle va bien!... Elle perd gros, elle aussi!...

MONTGIRAUD.

Pas au cercle?

BRUNEAU.

Aux courses... Les chevaux lui coûtent presque aussi cher qu'à moi les cartes.

MONTGIRAUD.

Est-ce encore un principe?

BRUNEAU.

Parfaitement!... Pourquoi Olga va-t-elle aux courses?... parce que j'y vais.

MONTGIRAUD.

Dites donc, baron, est-ce que votre femme va partout où vous allez?

BRUNEAU.

Nous sommes deux camarades... deux bons camarades... Nous ne nous quittons jamais!

MONTGIRAUD.

Ça peut la mener loin?

BRUNEAU.

A tous les spectacles... dans tous les cabarets... partout où l'on fait la fête... A propos de fête, la baronne et moi, nous sommes furieux après vous... Comment! nous célébrons, avant-hier, le troisième anniversaire de notre mariage...

MONTGIRAUD.

Les noces d'azur?

BRUNEAU.

Et seul, parmi nos amis, vous n'avez pas répondu à mon invitation!

MONTGIRAUD.

Vous savez bien que je ne sors plus... On a dîné chez vous?

BRUNEAU.

Non?

MONTGIRAUD.

On a joué ?

BRUNEAU.

Non !... Trévisan ne vous a rien dit ?...

MONTGIRAUD.

C'est à peine si je l'ai vu !

BRUNEAU.

Il s'est bien amusé pourtant !... Nous avons fait des tableaux vivants !

MONTGIRAUD.

Des tableaux vivants !...

BRUNEAU.

Dans la serre de l'hôtel, éclairée à la lumière électrique... On a commencé par un « Hercule aux pieds d'Omphale » admirablement réglé... Omphale, c'était Olga !

MONTGIRAUD.

Et Hercule ?...

BRUNEAU.

C'était Aubertin ! Vous n'avez pas idée comme la lumière électrique lui va bien !

MONTGIRAUD.

Elle l'avantage !

BRUNEAU.

Il n'y a qu'une voix là-dessus... Ensuite nous avons eu « L'Intérieur du Harem, » d'après Gérôme.

MONTGIRAUD.

Et le gardien du harem ?

BRUNEAU.

C'était moi... Personne n'en avait voulu... Je me suis sacrifié. On a fini par « L'Escarpolette, » d'après Fragonard.

MONTGIRAUD.

Et quelles jambes avantageait la lumière électrique ?...

BRUNEAU.

Les jambes d'Olga, parbleu !...

MONTGIRAUD.

Vous me donnez des regrets ! C'est égal, baron, en fait d'escarpolettes, méfiez-vous des balançoires !

BRUNEAU.

Pourquoi ?... Qu'ai-je à craindre ?...

MONTGIRAUD.

Pas mal de désagréments.

BRUNEAU.

Avez-vous le temps de suivre mon raisonnement ?

MONTGIRAUD.

A condition qu'il soit court... J'ai beaucoup à faire ce matin.

BRUNEAU.

Pourquoi une femme trompe-t-elle son mari ?... Pour prendre un amant. Pourquoi un mari trompe-t-il sa femme ?... Pour prendre une maîtresse... Eh bien ! je suis l'amant de ma femme, ma femme est ma maîtresse... Je ne vois pas dès lors pourquoi nous nous tromperions réciproquement.

MONTGIRAUD.

C'est concluant.

BOB, entrant avec une carte sur un plateau, il la remet à Montgiraud.

Cette demoiselle a dit que Monsieur l'attendait !...

MONTGIRAUD.

C'est juste, fais entrer !

BRUNEAU.

Une demoiselle ?

MONTGIRAUD, lui montrant la carte.

Lisez !

BRUNEAU, lisant.

William Hox.. Le couturier de ma femme! Je m'éclipse l...

MONTGIRAUD.

La baronne aurait-elle un petit compte dans la maison?

BRUNEAU.

Une misère... une vingtaine de mille!...

Il sort.

SCÈNE V

MONTGIRAUD, LA DEMOISELLE PREMIÈRE.

LA DEMOISELLE, saluant Bruneau qui sort.

Monsieur le baron Bruneau! — Monsieur Montgiraud?

MONTGIRAUD.

Lui-même, mademoiselle!

Il salue.

LA DEMOISELLE.

MM. Hox m'ont chargée de me présenter chez vous, monsieur.

MONTGIRAUD.

MM. Hox? Excusez-moi: je suis un profane! Il y a deux messieurs Hox?

LA DEMOISELLE.

Les deux frères. Chacun a sa spécialité: l'un coupe et l'autre essaye.

MONTGIRAUD.

Très bien... Celui qui essaie?..

LA DEMOISELLE.

C'est le plus jeune.

MONTGIRAUD.

Ah !... et si là... la cliente avait quelque scrupule... absurde... à se laisser essayer... par un jeune Hox ?

LA DEMOISELLE.

Ça n'est pas encore arrivé... nous n'habillons que le meilleur monde.

MONTGIRAUD.

Mais si le cas se présentait pendant ?

LA DEMOISELLE.

Je pense que ces messieurs me confieraient le soin d'essayer pour eux.

MONTGIRAUD.

Espérons-le, mademoiselle, espérons-le ! et pour ma part j'aurais toute confiance. (La demoiselle salue.) Vous apportez des gravures ?

LA DEMOISELLE, lui montrant un album.

Des aquarelles... les dernières créations de ces messieurs.

MONTGIRAUD, il ouvre l'album.

Oh ! oh ! oh ! mais ces derniers costumes ressemblent étrangement au premier... celui du Paradis terrestre !

LA DEMOISELLE.

On ne portera pas autre chose dans un mois.

MONTGIRAUD.

Eh ! bien, on ne portera pas grand'chose !... Ce n'est pas ça... pas ça du tout... Il s'agit d'une jeune fille... d'une toute jeune fille qui sort de pension.

LA DEMOISELLE, feuilletant l'album.

C'est différent. Voici pour toute jeune fille sortant de pension.

MONTGIRAUD.

Ça ?... cette cuirasse !... une cuirasse ?...

LA DEMOISELLE.

Comme Jeanne d'Arc.

MONTGIRAUD.

Comme Bradamante plutôt!.. Non, non, non, ce que je veux c'est quelque chose de naïf, de jeune : pas simple, si vous voulez, mais indécis... corsage à la vierge... jupe à la vierge... manches à la vierge, quoi!... Voilà la note!

LA DEMOISELLE.

Je préviens monsieur que les prix seront les mêmes...

MONTGIRAUD.

Peuh! les prix... je ne marchand pas; je discute la coupe, mais le prix? rien d'assez cher pour elle! comme rien d'assez beau!... et si vous aviez des étoffes de contes de fées, des robes de clair de lune... ou de rayons de soleil... avec des garnitures d'étoiles... est-ce que je sais?... Mais vous allez la voir... vous voulez bien l'attendre?... Oui, attendez-la! et ce qu'elle commandera sera bien commandé... Une seule prière : Je vous confie un ange, ne me rendez pas une gommeuse!

LA DEMOISELLE, à part, dédaigneuse.

C'est un quinquacillier enrichi!

Elle sort par une porte latérale.

SCÈNE VI

MONTGIRAUD. puis NADINE, puis TRÉVISAN.

MONTGIRAUD, seul.

Une cuirasse! une cuirasse!... (Tirant une miniature de sa poche.) Ta Georgette dans une cuirasse! Que dirais-tu de moi là-haut... si je permettais?... C'est pourtant miracle comme elles se ressemblent... le même front pur, les mêmes grands yeux, le même doux sourire, les mêmes cheveux blonds... blond nature!... Mais lui, Trévisan, se rappelle-t-il seulement t'avoir connue, t'avoir aimée? J'ai retrouvé cette miniature dans son tiroir aux reliques... quelques reliques, mon Dieu!... des gants fripés, des bouquets

flétris, des mèches de cheveux... déteints!... J'ai retrouvé ton portrait dans un coin de son tiroir, retrouverai-je ton souvenir dans un coin de son cœur?... Ah! Fernand! Fernand! que de dettes envers la mère!... Sauras-tu t'acquitter envers l'enfant? (Prenant le clou et le marteau.) En tout cas, Georgette sera joyeuse de voir ici le portrait de sa mère... découvert par moi et accroché à ce clou planté par moi... (Il plante le clou et se tape sur les doigts.) Oh! oh! j'aurais fait un fichu tapissier. Ce n'est pas d'ailleurs à la portée de tout le monde d'être tapissier... et Molière lui-même... on ne sait pas bien pourquoi il a embrassé une autre carrière?

(Tout en parlant, il a frappé de son marteau sur le clou sans entendre qu'on frappe à la porte.

NADINE, entrant par le fond.

Il n'y a donc personne?

MONTGIRAUD.

Nadine!... n'entre pas!...

NADINE.

Pourquoi?

MONTGIRAUD, lui barrant le passage.

N'entre pas!

NADINE.

C'est donc un sanctuaire, ici?

MONTGIRAUD.

Précisément.

NADINE, entrant tout à fait.

Mais je ne tiens pas à y entrer dans votre sanctuaire

MONTGIRAUD.

Ça se voit.

NADINE.

D'abord, ce n'est pas vous que je viens voir, c'est Trévisan.

MONTGIRAUD.

Trévisan? L'hôtel à gauche, au bout de l'allée, derrière

le massif de lilas... Mais qu'est-ce que tu lui veux, à Trévisan ?

NADINE.

Un léger service !... Connaissez-vous la Tour-d'Auvergne ?

MONTGIRAUD.

Le premier grenadier de France ?

NADINE.

Non... le théâtre... Je monte une soirée dramatique.

MONTGIRAUD.

Dramatique ? Pourquoi faire ?

NADINE.

Pour jouer la comédie, donc ! La danse, c'est éreintant... j'y renonce ; j'étudie *le Passant*.

MONTGIRAUD.

Le rôle de Sarah Bernhardt.

NADINE.

Boisgobert dit que j'ai tout ce qu'il faut pour remplir le rôle.

MONTGIRAUD, à lui-même.

Et le maillot !

NADINE, déclamant.

Vivent les nuits de printemps pour faire un bon voyage !

MONTGIRAUD.

Vivent les nuits d'été !... Tu brouilles les saisons...

TRÉVISAN, paraissant derrière elle.

Et tu fais des vers de treize pieds... Mais tu es gentil tout de même, mon petit Zanetto.

Il l'embrasse sur une joue.

NADINE.

Merci, comte !

Elle lui tend l'autre joue.

TRÉVISAN, l'embrassant.

Est-ce Montgiraud qui te fait faire antichambre ? Une jolie femme ! c'est monstrueux !

NADINE.

A la bonne heure ! Vous n'êtes pas matinal, vous, mais vous êtes gentil.

TRÉVISAN.

Je suis plus gentil que Montgiraud, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que tu lui voulais, à cet ours ?

NADINE.

Voilà ! Je lâche la danse !

TRÉVISAN.

Ton oncle Pontaillac me l'a dit : il est furieux après toi.

NADINE.

Ça m'est bien égal, il ne me déshériter pas... Il a placé ses quatre derniers sous en viager... alors bonsoir... mon oncle ! Donc vous viendrez à la Tour-d'Auvergne, je vous y garde une loge... Ce sera très pschutt !... rien que des habits noirs et des cravates blanches !

TRÉVISAN.

On demande le prix des places ?

NADINE.

Je les offre !... Les stalles, les ouvreuses, les programmes, le buffet même, car il y aura un buffet, tout à l'œil !

TRÉVISAN.

Tout à l'œil !... ce sera cher !... N'importe !... on ira, mon petit Zanetto ! Garde-moi une loge, et amitiés à Boisgobert !

Il l'embrasse.

NADINE.

Merci... pour lui ! Bonsoir, vous !

Elle sort par le fond.

SCÈNE VII

MONTGIRAUD, TRÉVISAN, puis BOB.

TRÉVISAN.

Charmante, cette petite Nadine... charmante!... mais elle a bien fait de lâcher la danse : elle n'avait aucun avenir ! Au fait, pourquoi la rudoyais-tu ?

MONTGIRAUD.

Parce qu'elle me dérangeait.

TRÉVISAN, s'asseyant.

Oh ! oh ! et moi, je ne te dérange pas ?

MONTGIRAUD.

Au contraire... je t'attendais...

TRÉVISAN.

Je suis rentré un peu tard...

MONTGIRAUD.

A six heures du matin... et tu as dévalisé le baron Bruneau. Il sort d'ici.

Il lui remet la lettre de Bruneau.

TRÉVISAN.

Je sais ce que c'est.

MONTGIRAUD.

Mais... tu te crois donc toujours jeune ?

TRÉVISAN.

Mais oui.

MONTGIRAUD.

Tu te défends, c'est vrai, tu t'es mieux défendu que moi... Mais si j'ai la cinquantaine, tu la frises... A quel âge enrayeras-tu donc ?

TRÉVISAN.

Jamais !... La marquise a pourtant juré de me convertir.

MONTGIRAUD.

Madame de Val Féras ?

TRÉVISAN.

La marquise de Val Féras !

MONTGIRAUD.

Née Clavarot !

TRÉVISAN.

Née Clavarot, ce n'est pas de sa faute ! tandis que veuve de Val Féras...

MONTGIRAUD.

Ce serait de sa faute, veuve ?

TRÉVISAN.

Ne dis donc pas de bêtises, Montgiraud, c'est une femme charmante !

MONTGIRAUD.

Qui m'a tout l'air de vouloir te ménager une entrevue officielle avec le maire de son arrondissement.

TRÉVISAN.

Mon cher, le boulet conjugal qui me tuera n'est pas encore fondu.

MONTGIRAUD.

A la bonne heure ! tu me rassures, car enfin cette femme-là, tu sais qu'elle est dans le monde plutôt tolérée qu'accueillie ; la colonie espagnole ne la voit pas ; personne n'a connu l'homme dont elle porte le nom...

TRÉVISAN.

Un grand d'Espagne, très authentique, mon cher, et de première classe, à qui elle a élevé, à Burgos, un monument de la même catégorie.

MONTGIRAUD.

Tu as vu le monument ?

TRÉVISAN.

Non... mais j'ai vu la photographie... Il est très confor-

table et d'une architecture gaie... (il se lève.) Tiens, tu as fait des changements ici?

MONTGIRAUD.

J'aurais dû te consulter... J'aurais voulu... Mais on se voit si peu, seul à seul...

TRÉVISAN.

C'est pourtant vrai, toujours des importuns entre nous! Et puis, tu tournes à l'ours, mon pauvre Montgi-raud, tu t'isoles, tu t'enfermes, tu te voques au bleu... si j'en crois cette décoration...

MONTGIRAUD.

Que tu approuves?

TRÉVISAN.

N'es-tu pas chez toi?

MONTGIRAUD.

Tu le sais bien que je ne suis pas chez moi!

TRÉVISAN.

Tu as quelque chose à me reprocher, que tu me rap-pelles...

MONTGIRAUD.

Tes bienfaits.

TRÉVISAN.

Ah! non! non! pas de gros mots! Comment?... Tu n'es pas sur la paille, tu as onze mille livres de rentes.

MONTGIRAUD.

Un morceau de pain bis!...

TRÉVISAN.

Et s'il fallait dire quel est l'obligé de nous deux, ça ne serait peut-être pas toi. Tu habites un pavillon qui m'est inutile, tu dînes avec moi deux ou trois fois par semaine, on te voit plus souvent en tramway que dans mon coupé, et tu te sers le moins possible des nombreux fainéants qui portent ma livrée.

MONTGIRAUD.

Eh! bien, je suis ton pensionnaire!

TRÉVISAN.

Non, tu es mon ami : tu t'occupes de mes intérêts, tu gardes ma maison du pillage, tu achètes mes chevaux, tu discutes avec mes fournisseurs...

MONTGIRAUD.

Ton intendant alors ?

TRÉVISAN.

Pas davantage ! Tu n'es pas mon intendant ! Je ne te paie pas et tu ne me voles pas. Mais sur quelle herbe as-tu marché aujourd'hui ? Tu es maussade ! hargneux ! tu es ingrat !

MONTGIRAUD.

Non ! Je ne t'ai pas rappelé tes bienfaits pour te les reprocher. Tu as été un ami fidèle ; moi aussi, je m'en vante. Tu as fait beaucoup pour moi, mais je ne suis pas sans avoir rien fait pour toi... en dehors des menus services que j'ai pu te rendre... Dans ton existence, trop pleine, il ne s'est pas trouvé de place pour l'accomplissement de certains devoirs... dont tu ne sembles même pas te douter.

TRÉVISAN.

Quels devoirs ?

MONTGIRAUD.

Je les ai pris à ma charge, et dès lors, ma vie n'a plus été stérile. Je remplissais, par procuration... en blanc, une tâche dont tu n'avais pas souci, et j'étais bon à ceci, Fernand, que j'élevais ta fille.

TRÉVISAN.

C'est vrai, ma fille ! oui, oui...

MONTGIRAUD.

C'est là de vieux souvenirs !...

TRÉVISAN.

Et je me les rappelle comme s'ils dataient d'hier.

MONTGIRAUD.

Nous étions au club, tous les deux. Tu taillais une de

ces banques monstres qui ont fait époque dans l'histoire du baccarat...

TRÉVISAN.

Je perdais une fortune!

MONTGIRAUD.

Et tu courais après... ce fut ton excuse!

TRÉVISAN.

Je ne croyais pas à une catastrophe si soudaine!... d'ailleurs, je t'envoyai... je t'envoyai bien vite... et toi, Montgiraud, c'était un peu moi!

MONTGIRAUD.

Oui!

TRÉVISAN.

Pauvre petite!... un ange... égaré dans le corps de ballet de l'Opéra!... Et elle dansait adorablement... Elle avait des ailes...

MONTGIRAUD.

Ses ailes d'ange!

TRÉVISAN.

Que de fois je me suis reproché de n'avoir pas quitté cette maudite partie de jeu!...

MONTGIRAUD.

... Qui dura deux jours, et te priva de la triste consolation de fermer les yeux à la mère de ta fille!

TRÉVISAN.

Ah! mais toi, Montgiraud!... toi, tu as été admirable de dévouement!... tu m'as remplacé comme eût fait un frère!... C'est toi qui as recueilli le dernier soupir de la pauvre mère... et le premier cri de la pauvre enfant! C'est toi qui es allé chercher la nourrice! C'est toi qui as été le parrain!... C'est toi qui t'es chargé de son éducation... qui allais la voir au parloir... qui lui portais des joujoux et des friandises... C'est toi... toujours toi!... Ah! cher Montgiraud! bon Montgiraud! honnête Montgiraud!... Ma fille! il a élevé ma fille... comme cela... sans

tapage... sans forfanterie! c'est admirable!... Elle doit être grandelette, cette chère petite, treize ou quatorze ans, hein ?

MONTGIRAUD.

Dix-huit ?

TRÉVISAN.

Dix-huit! oh! oh! ça te vieillit, mon bonhomme!... Dix-huit ans!... Une grande jeune personne, très bien élevée... Je m'en rapporte à toi! Tu l'as mise dans un pensionnat...

MONTGIRAUD.

Tu le sais bien.

TRÉVISAN.

Parbleu! je n'ai pas oublié... Nous en avons parlé souvent... un pensionnat à Paris.

MONTGIRAUD.

A la campagne!

TRÉVISAN.

Oui, oui, à la campagne... c'est plus sain!... Le grand air, des religieuses... de saintes religieuses!

MONTGIRAUD.

Les demoiselles Robinot.

TRÉVISAN.

Parfaitement... pas religieuses... nous sommes un peu libres penseurs, nous!... Une éducation laïque! Les demoiselles Robinot... à Montmorency...

MONTGIRAUD.

A Fontainebleau.

TRÉVISAN.

C'est ça, Fontainebleau... le voisinage de la forêt! Les demoiselles Robinot à Fontainebleau... où avais-je l'esprit?... Et elle est jolie, ma fille?

MONTGIRAUD.

Regarde!

Il lui montre le portrait.

TRÉVISAN.

C'est le portrait de sa mère !... Tu as retrouvé ce médaillon ?

MONTGIRAUD.

Chez toi...

TRÉVISAN.

Oui, oui... je l'avais serré pieusement !...

MONTGIRAUD.

Dans le tiroir...

TRÉVISAN.

Aux souvenirs...

MONTGIRAUD.

Aux oublis !...

TRÉVISAN.

Et sa fille lui ressemble ?...

MONTGIRAUD.

C'est son portrait vivant !

TRÉVISAN.

Chère petite ! Nous irons la voir, Montgiraud, nous irons !... Quels sont les jours de parler ?

MONTGIRAUD.

As-tu vraiment désir de l'embrasser ?

TRÉVISAN.

Ah ! tu le demandes ? Il le demande ! Mais tu n'as donc pas de cœur, misérable ?...

MONTGIRAUD.

Eh bien ! sois satisfait ! Tu l'embrasseras aujourd'hui !

TRÉVISAN.

Où ?

MONTGIRAUD.

Ici !

TRÉVISAN.

Elle a congé ?

MONTGIRAUD.

Elle nous revient. Son éducation est terminée.

TRÉVISAN.

Elle nous revient... déjà ! Où vas-tu loger ?

MONTGIRAUD.

Je lui cède ce pavillon... que j'ai fait décorer exprès pour elle...

TRÉVISAN.

Et toi ?

MONTGIRAUD.

Moi?... Je me suis meublé une chambre... là-haut... une chambre de bonne !

TRÉVISAN.

Où tu seras très mal !

MONTGIRAUD.

Qu'importe ? Si elle est bien !...

TRÉVISAN.

Mais tu n'as pas réfléchi !... C'est absurde... c'est impraticable !... Il faudrait changer toutes nos habitudes... barricader notre porte... éloigner nos amis... épurer nos relations... supprimer nos dîners du mardi et du samedi !... Ça va être un couvent chez nous... et des devoirs... et des obligations... et des contraintes !... Oh ! non, non, je n'aime pas ça !

MONTGIRAUD.

Tu exagères...

TRÉVISAN.

Non ! nous vois-tu, tous les deux, déguisés en bonnes d'enfants, promenant mademoiselle aux Tuileries... avec une corde... et un cerceau...

MONTGIRAUD.

Georgette a dix-huit ans.

TRÉVISAN.

Georgette !... c'est vrai !... le nom de sa mère... Dix-

huit ans ! C'est plus délicat encore. Nous aurons l'air, à nous trois...

MONTGIRAUD.

De Suzanne et des deux vieillards !

TRÉVISAN.

Les deux vieillards ?... Parle pour toi !... mais moi, d'abord, tu ne me connais pas... J'irai loger à l'hôtel, moi !

MONTGIRAUD.

Tu te calomnies à plaisir.

TRÉVISAN.

Comment expliquerons-nous sa présence ?

MONTGIRAUD.

Comme il te plaira !

TRÉVISAN.

Je ne voudrais pas qu'on apprit... Mes relations... mes attaches de famille !... le nom que je porte...

MONTGIRAUD.

Eh ! bien, une parente à moi, orpheline, que j'ai recueillie et qui partage l'hospitalité que tu me donnes !

TRÉVISAN.

Que sait-elle de sa naissance ?

MONTGIRAUD.

Ce que je lui en ai dit... la fable la plus simple, la plus vulgaire ! Son père disparu, sa mère morte en lui donnant le jour... c'est un ami de la famille qui s'est chargé de son éducation...

TRÉVISAN.

Toi ?

MONTGIRAUD.

Non, toi... c'était la vérité... ça ne te compromettrait pas... et je ne voulais pas te voler sa reconnaissance !

BOB, entrant, à Montgiraud.

Le fiacre à galerie est avancé.

MONTGIRAUD.

Bien !

Rob sort.

TRÉVISAN.

Un fiacre à galerie devant ma porte ? Tu veux mon déshonneur !

MONTGIRAUD.

Le fiacre est pour elle et pour moi... la galerie est pour ses bagages !

TRÉVISAN.

Tu vas chercher la petite ?

MONTGIRAUD.

Certes !

TRÉVISAN.

Mais encore une fois, je n'ai pas réfléchi... je n'ai pas dit oui... Tu m'as surpris !...

MONTGIRAUD.

Je voulais te surprendre !

TRÉVISAN.

Une surprise qui gâte ma joie...

MONTGIRAUD.

Pas très expansive, ta joie !

TRÉVISAN.

C'est qu'aussi tant d'événements à la fois !... tant de souvenirs !... Cette grande fille qui me tombe...

MONTGIRAUD.

Du ciel !...

TRÉVISAN.

Du ciel, oui !... mais dans ma vie...

MONTGIRAUD.

Dans ta vie facile... Elle n'est donc pas finie... bien finie ?...

TRÉVISAN.

Ma vie facile ?

MONTGIRAUD.

Oui, mon cher, oui, cette vie élégante et désœuvrée qu'on voit mener par un trop grand nombre : la vie des insoucians, des paresseux, des prodigues et des fous!... Et elle est bien, en effet, la vie facile, puisque vous écartez... nous écartons... j'en suis, hélas!... nous écartons de notre chemin les broussailles et les pierres, où les autres se meurtrissent... Nous rejetons le lourd bagage des devoirs, afin de marcher plus légers vers le plaisir, le seul but où tendent nos pas!... Le travail, l'honneur du nom, l'amour de la patrie!... rengaine!... chauvinisme!... vieux jeu!... Mais il y a une justice, là-haut!... Et elle a ses martyrs, cette existence délicieuse... Je veux dire : ses suppliciés!... C'est Faural, exécuté à son cercle... à la Bourse... exécuté partout!... C'est le fameux banquier Galizas, en villégiature à Poissy, pour cinq ans... Pontaillac, qui, à soixante ans, est affligé d'un conseil judiciaire!... C'est Bruneau qui sera... s'il ne l'est déjà!... C'est moi, enfin, moi qui pouvais, il y a vingt ans, racheter les sottises de ma jeunesse!... Moi qui avais la force, l'intelligence, et à qui le cœur a manqué... moi qui aurais été quelque chose, sinon quelqu'un, et qui me retrouve, à cinquante ans, ton pensionnaire, ou ton intendant à ton choix... ou encore la gouvernante de ta fille... que j'oublie... que nous oublions... et qui serait tout affolée de ne pas trouver, en descendant de wagon, le sourire attendri et les bras ouverts de papa Montgiraud!... Voyons, Trévisan, vas-tu l'enterrer enfin ta vie facile?

TRÉVISAN, ému.

Oui!

MONTGIRAUD.

Alors en fiacre, mister Montgiraud! en fiacre!

TRÉVISAN.

Pourquoi n'as-tu pas fait atteler?

MONTGIRAUD.

C'est vrai! Georgette va nous prendre pour des bourgeois du Marais.

TRÉVISAN.

D'abord, et puis, vous seriez revenus plus vite!

MONTGIRAUD.

Voilà une bonne parole!... Je ferai quelque chose de toi. Je vais chercher la petite.

Il sort.

SCÈNE VIII

TRÉVISAN, puis BOB, JULIA, CLAVAROT.

TRÉVISAN.

Père!... je suis père!... ça me renverse!... Dix-huit ans! il y a dix-huit ans déjà! (Il va et vient.) Parbleu! je ferai un excellent père, moi, excellent... c'est sûr!... (Un temps.) Montgiraud a beau dire, ça va être une gêne, cette petite... cette chère petite... L'installer chez nous?... Je ne demande pas mieux!... mais ce n'est pas possible... ce n'est pas possible!... Ah! mon Dieu! comme les enfants grandissent vite à présent!

Il s'assied dans un fauteuil.

BOB, annonçant.

Madame la marquise de Val Féras.

TRÉVISAN, se levant vivement.

Julia!

BOB, annonçant.

M. Clavarot.

JULIA, entrant avec Clavarot par le fond.

Pour les crèches de Burgos, s'il vous plaît?

TRÉVISAN.

Pour les crèches de Burgos, marquise!... Je bénis votre charité, lui devant l'honneur de votre visite.

JULIA.

On n'est pas plus galant et plus généreux... Mais réservez votre aumône... J'attends de vous davantage et mieux.

2.

CLAVAROT.

Ma sœur va être indiscrète, cher comte, je vous en prévienne.

TRÉVISAN.

Je l'en défie.

JULIA.

L'opiniâtreté avec laquelle nous vous avons relancé jusqu'ici devrait pourtant vous faire mettre sur vos gardes... car si je ne me trompe, ce pavillon où vous vous cachez...

TRÉVISAN.

Vous savez que je ne me cacherais pas de vous.

JULIA.

C'est le pavillon que vous avez cédé à votre ami Montgiraud ?

CLAVAROT.

Un nid charmant pour un oiseau qui ne l'est guère..

JULIA.

Et qui n'a pas eu la peine de le construire.

TRÉVISAN.

Vous êtes sévère à Montgiraud, marquise.

JULIA.

Est-il indulgent aux autres ?

TRÉVISAN, rompant les chiens.

Voulez-vous me permettre de vous ramener chez moi ?

JULIA.

Merci... nous ne faisons qu'entrer et sortir.

CLAVAROT.

Une courte visite de sollicitieuse.

JULIA.

Je vous ai dit deux mots, hier, à l'Opéra, de la fête de charité que j'organise.

CLAVAROT.

Au profit des crèches de Burgos! c'est à Burgos que repose, sous un monument dont la photographie ne me quitte jamais...

Il fouille dans sa poche.

TRÉVISAN, l'arrêtant.

Inutile, je la connais.

JULIA.

Je me suis assurée d'un programme très intéressant : concert et comédie.

CLAVAROT.

Plus un clou : un ballet miniature, écrit et mis en musique par votre serviteur, réglé par Mérance et dansé par cinq des plus jolies filles de l'Opéra! ça c'est le clou!

JULIA.

Il me faut des commissaires...

CLAVAROT.

Nous avons dressé une liste...

Il lui donne un papier.

JULIA.

Et je vous prie, cher comte, d'accepter les hautes fonctions de commissaire-général!.. Me ferez-vous cette grâce?

TRÉVISAN.

Sais-je vous rien refuser?

JULIA, bas.

Prenez garde!... Mon frère peut vous entendre.

TRÉVISAN, bas.

Pourquoi l'avoir amené?

JULIA, bas.

Pouvais-je venir seule chez vous?

TRÉVISAN, bas.

Où et quand vous reverrai-je? J'ai tant de choses à vous dire!

JULIA, bas.

Eh ! bien, aujourd'hui, à cinq heures, dans l'allée des Poteaux !

CLAVAROT.

Excusez-moi, comte, je suis peut-être indiscret... est-ce que Montgiraud vit seul dans ce pavillon ?

TRÉVISAN.

Seul.

CLAVAROT.

C'est qu'il règne céans comme un parfum de jeunesse qui ne saurait être sien... Une « *Odor di femina* » qui embaume, je me plais à le constater à sa gloire !

JULIA.

M. Montgiraud n'a peut-être pas dit adieu à toutes les joies de ce monde ?

TRÉVISAN.

Montgiraud vit à sa guise chez lui !

JULIA.

Chez vous !... Votre amitié pour lui m'a toujours beaucoup touchée.

TRÉVISAN, avec intention.

C'est peut-être ma seule vertu que j'aime bien qui m'aime !

JULIA, de même.

Bien ?

TRÉVISAN.

Ouil

Il lui tient la main un moment.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MONTGIRAUD, GEORGETTE, toilette de pensionnaire.

MONTGIRAUD, entrant étourdiment par le fond.

La voilà!... C'est elle, Fernand! (S'arrêtant et retenant Georgette.) Pardon!... tu n'es pas seul... nous ne savions pas...

JULIA.

Nous sommes chez vous, monsieur Montgiraud, et nous partions.

CLAVAROT, bas, à Julia.

Elle est à croquer.

JULIA, bas, à Trévisan.

Quelle est cette jeune fille?

TRÉVISAN.

Une orpheline... à qui s'intéresse Montgiraud... Elle sort de pension, un peu dépaysée, troublée... (A Georgette.) Remettez-vous, mon enfant, vous n'avez ici que des amis.

GEORGETTE.

Monsieur le comte de Trévisan? Je vous ai reconnu tout de suite au portrait que M. Montgiraud m'avait fait de vous.

JULIA.

Mon frère et moi, mademoiselle, nous sommes des amis de M. de Trévisan.

CLAVAROT.

Et les amis de nos amis sont nos amis...

JULIA.

J'espère vous revoir, mademoiselle.

GEORGETTE, saluant.

Madame...

JULIA.

Mes compliments, monsieur Montgiraud, votre protégée est charmante! Au revoir, comte!... Votre bras, Hector?...

CLAVAROT, bas, à Julia.

Quelle est cette petite?

JULIA, bas, à Clavarot.

Je le saurai!

CLAVAROT, bas.

Je m'en rapporte à toi!

Il^s sortent par le fond reconduits par Trévisan.

SCÈNE X

MONTGIRAUD, TRÉVISAN, GEORGETTE.

MONTGIRAUD.

Ouf! ils sont partis! (Il embrasse Georgette.) Eh! bien, et vous deux?... Vous ne vous embrassez donc pas, vous deux?

GEORGETTE, regardant Trévisan qui a redescendu la scène.

Je voudrais bien... mais je n'ose pas!

TRÉVISAN.

Je vous en prie!

Georgette l'embrasse.

MONTGIRAUD.

A la bonne heure! Voilà la connaissance faite, je puis vous laisser.

TRÉVISAN.

Pourquoi nous laisser?

MONTGIRAUD.

Pour faire débarrasser le fiacre!... Si tu crois que nous revenons les mains vides...

TRÉVISAN.

Mais Germain...

MONTGIRAUD.

Je ne m'en fie qu'à moi seul de soins si délicats.

TRÉVISAN, bas.

Reste, je t'en prie!

MONTGIRAUD, bas.

Tu es absurde!

GEORGETTE, à Montgiraud.

Je vous recommande bien mon métier à tapisserie.

MONTGIRAUD.

Tu vois: son métier à tapisserie! il n'y a que moi pour savoir déballer proprement les métiers à tapisserie... il n'y a que moi!...

Il sort après un dernier regard à Trévisan.

SCÈNE XI

TRÉVISAN, GEORGETTE, puis BOB.

TRÉVISAN, regardant Georgette avec émotion.

De ma vie je n'ai été si profondément ému! L'image vivante de celle qui n'est plus!

GEORGETTE, après un temps.

Je suis bien heureuse, monsieur le comte, de pouvoir vous remercier de toutes vos bontés pour moi!

TRÉVISAN.

Ne me remerciez pas, mon enfant, je n'ai fait que mon devoir... et encore ai-je bien fait tout mon devoir? (Georgette le regarde.) J'aurais voulu venir quelquefois à Fontainebleau, avec Montgiraud, le jeudi...

GEORGETTE.

Oh! le jeudi! Il paraît que vous êtes très occupé ce jour-là!

TRÉVISAN.

Ah! c'est Montgiraud qui vous a dit cela?

GEORGETTE.

Oui, monsieur le comte, et que vous le regrettiez beaucoup! Et que vous auriez bien voulu vous assurer de mes progrès, vous intéresser à mes études... Oh! nous cautions souvent de vous : les murs du parloir connaissent votre nom, et ce n'est pas une ingrate que vous avez comblée de vos bienfaits.

TRÉVISAN, avec un peu d'humeur.

Mes bienfaits!... encore!... je n'entends parler aujourd'hui que de mes bienfaits!...

GEORGETTE, souriante.

A qui la faute?...

TRÉVISAN.

A Montgiraud... qui est un bavard!... Mais plus tard, Georgette, bientôt, j'espère... quand vous me connaîtrez mieux, vous comprendrez que je mérite, non pas votre reconnaissance, mais un peu de votre affection... une part de votre tendresse...

GEORGETTE, avec élan.

Je n'en doute pas! Je n'en ai jamais douté!...

TRÉVISAN.

Etes-vous contente d'être à Paris, mon enfant?

GEORGETTE.

Oh! oui! le peu que j'ai entrevu passe tout ce que j'avais rêvé!

TRÉVISAN.

On m'a fait une surprise de votre retour : vous m'excuserez de n'avoir rien prévu de ce qui pouvait vous être utile ou seulement agréable!

GEORGETTE.

Mais si j'en crois mon bon ami, je n'aurai rien à désirer ici.

TRÉVISAN.

Il vous a dit que vous resteriez ici ?

GEORGETTE, tristement.

Est-ce que vous ne voudriez pas le permettre ?

TRÉVISAN.

Moi ?... Oh ! je n'ai pas de volonté !... Sinon la sienne... la vôtre, mon enfant... Mais, pour vous, vous seule j'avais craint... j'avais pensé... Montgiraud et moi, nous avons des habitudes détestables... Nous rentrons tard la nuit... nous nous levons à midi... nous dînons hors de chez nous cinq jours par semaine...

GEORGETTE.

Je ne vivrai pas plus seule ici qu'à la pension, allez !

TRÉVISAN.

Mais sans vouloir offenser les respectables Robinot, peut-être voudriez-vous perfectionner votre instruction ? apprendre l'anglais ?

GEORGETTE.

Je le parle déjà très couramment.

TRÉVISAN.

L'italien ?

GEORGETTE.

L'italien aussi !...

TRÉVISAN.

Oh ! oh ! mais honneur à l'institution Robinot !... Elle fait de brillantes élèves ! Vous êtes musicienne ?

GEORGETTE, avec une moue.

Vous n'aimez peut-être pas le piano ?

TRÉVISAN.

Non !... mais je l'aimerai, mon enfant, quand vous en jouerez pour moi !

GEORGETTE.

Je ne suis pas très forte... très forte... mais je déchiffre et je m'accompagne...

TRÉVISAN.

Vous avez de la voix !

GEORGETTE.

J'ai eu le prix de chant... et c'est toujours moi qu'on faisait chanter pendant le mois de Marie.

TRÉVISAN.

Mais c'est la huitième merveille du monde qui nous arrive de Fontainebleau!...

GEORGETTE, galement.

Non, monsieur le comte, non !... un petit prodige tout au plus, un tout petit prodige... et encore !...

nob paraît au fond.

TRÉVISAN.

Qu'est-ce que c'est ?

BOB.

Le tailleur de M. le comte !

TRÉVISAN.

Qu'il revienne demain !

BOB, avec un regard de côté.

Oh ! oh ! oh !

Il se retire.

GEORGETTE.

Voici que je vous dérange déjà !

TRÉVISAN.

Non, mon enfant, non !... j'ai plaisir à vous voir, à vous parler, à vous entendre, ne fût-ce que pour réparer...

GEORGETTE.

Quoi donc ?

TRÉVISAN.

Le temps perdu !

GEORGETTE.

Eh bien ! si je ne vous ennue pas, monsieur le comte...

TRÉVISAN.

Ne m'appellez pas monsieur le comte, je vous en prie!...

GEORGETTE.

Comment voulez-vous que je vous dise ?...

TRÉVISAN.

Comment dites-vous à Montgiraud ?

GEORGETTE.

Mon ami !...

TRÉVISAN.

Eh bien ! mon ami, comme à Montgiraud !

GEORGETTE.

Eh ! bien, mon ami, si je ne vous ennue pas, parlez-moi de maman !...

TRÉVISAN.

Votre mère...

GEORGETTE.

Est-il vrai que je lui ressemble ?

TRÉVISAN, lui montrant le portrait.

Tenez, jugez-en !...

GEORGETTE, prenant le portrait et l'embrassant.

Maman ! oh ! chère maman !...

Elle pleure.

TRÉVISAN, lutte contre l'attendrissement, puis attire Georgette sur son cœur.

Georgette, tu m'aimeras bien, mon enfant !...

GEORGETTE.

De tout mon cœur !...

SCÈNE XII

LES MÊMES, MONTGIRAUD.

MONTGIRAUD, entrant.

Tableau ! (Il va à Trévisan, et bas, lui serrant la main.) Tiens !
toi, tu vauz mieux que ta réputation !

TRÉVISAN.

Elle est charmante !

MONTGIRAUD.

Je crois bien !

GEORGETTE, bas, à Montgiraud.

Il m'a embrassée !

MONTGIRAUD.

Je ne le plains pas !... mais ça n'est pas tout de s'émo-
tionner ainsi... Il ne faut pas, quand le bonheur arrive,
se laisser mourir de faim !...

TRÉVISAN.

Prends les ordres de Georgette.

MONTGIRAUD.

C'est ce que je vais faire ; mais d'abord, dînes-tu avec
nous?...

TRÉVISAN.

Certainement !

MONTGIRAUD.

Tu es libre!...

TRÉVISAN.

Un dîner de cercle où je puis manquer.

GEORGETTE.

Que vous êtes bon pour moi !...

MONTGIRAUD.

Ah ! voilà !... des préférences maintenant !...

GEORGETTE.

Jaloux !

MONTGIRAUD.

Jaloux, soit ! Mais nous en recauserons... causons menu d'abord...

TRÉVISAN.

Tu diras au chef de se distinguer !

MONTGIRAUD.

Et je descendrai moi-même à la cave !

TRÉVISAN.

Monte du champagne !... Nous dînerons au champagne !...

MONTGIRAUD.

Oh ! du champagne !

TRÉVISAN.

Quelle marque préférez-vous, Georgette ?

GEORGETTE.

Je ne sais pas, je n'ai jamais bu de champagne !...

TRÉVISAN.

Jamais ! Et les demoiselles Robinot appellent ça une éducation complète ! Trompe-t-on assez la confiance des familles !

MONTGIRAUD.

Voyons, rédigeons le menu ; écris, Georgette !... Quel potage ? Riz au lait ?...

TRÉVISAN.

Bisque, tortue, ox-tail ?... (A part.) Saprستي, quatre heures !

MONTGIRAUD.

Comme tu y vas !...

TRÉVISAN.

Le poulet en carry... les truffes sous la serviette... les écrevisses bordelaises...

MONTGIRAUD.

C'est ça, pour lui brûler le sang !... Ah ! tu t'y connais en menus pour les jeunes filles !... On t'en confiera des demoiselles de dix-huit ans, pour leur prescrire un régime de vieux garçons ! j'aime mieux m'en rapporter au chef !...

TRÉVISAN.

A ton aise ! Et dinons à sept heures, je serai rentré du bois.

MONTGIRAUD.

Ah ! tu vas au bois ?

TRÉVISAN.

Je monte à cheval... j'ai un rendez-vous dans l'allée des Poteaux.

MONTGIRAUD.

Tu reviendras dîner?...

TRÉVISAN.

Ne me fais pas l'injure d'en douter ! Je me réjouis d'avance à l'idée de notre dinette !... Ne vous mettez pas à table sans moi !... Nous dînerons gaiement à nous trois et vous nous chanterez quelque chose !... Car elle chante... en italien !... comme la Patti !...

MONTGIRAUD.

Je le sais bien.

TRÉVISAN.

Une éducation complète !... sauf le champagne !... Mais ça, ça me regarde ! Au revoir, Georgette, au revoir, ma chérie !... Ah ! tiens, mon vieil ami, tiens ! je me sens le cœur en fête ! j'ai le printemps dans l'âme ! je suis heureux, parole d'honneur !... je n'ai jamais été plus heureux ! (Il sort).

SCÈNE XIII

MONTGIRAUD, GEORGETTE, puis BOB, AUBERTIN.

MONTGIRAUD.

Allons ! allons ! ça fera un père... comme le commun des mortels, au moins !

GEORGETTE.

Il y a une chose que vous n'em'avez pas dite, mon ami, et qui m'intrigue beaucoup.

MONTGIRAUD.

Quoi donc, mademoiselle Georgette?...

GEORGETTE.

Ma mère n'était ni riche, ni de noble famille...

MONTGIRAUD.

Non ! après ?

GEORGETTE.

Et c'est au comte de Trévisan, qui n'était pas de son monde, qu'elle m'a confiée ?

MONTGIRAUD, embarrassé.

Oui, oui... Il ne t'a rien dit à ce sujet ?

GEORGETTE.

Je n'aurais pas osé l'interroger.

MONTGIRAUD, embarrassé.

Eh bien ! voilà, c'est très simple !... Tu vas voir comme c'est simple ! Quand ta pauvre mère mourut, ton père était absent. Trévisan et moi nous étions là... par hasard... par un heureux hasard !... Alors, elle nous supplia tous les deux... de veiller sur ton berceau, et lui particulièrement, parce qu'il était plus riche que moi... (Avec effort.) Voilà !

GEORGETTE.

Mon père était absent, dites-vous : où était-il mon père ?

MONTGIRAUD.

C'est ce que nous ne savions pas... de sorte qu'on n'a pu le prévenir... tu comprends !...

GEORGETTE.

Sans cela il fût revenu, n'est-ce pas ? Il eût assisté maman... il eût veillé à son chevet... recueilli son dernier adieu?...

MONTGIRAUD.

Oui ! mon enfant, oui ! mais, je t'en conjure, ne t'émoionne pas !... Tu es attendue, et depuis beau temps, par une femme de chambre qui demande tes ordres, par une gouvernante anglaise qui continue à déjeuner, et par une couturière de choix qui te soumettra des aquarelles, dont tu te méfieras !...

GEORGETTE.

Vous avez pensé à tout !

MONTGIRAUD.

A tout !... j'ai même fait quelques emplettes pour attendre les toilettes de MM. Hox ! Va voir cela et sois indulgente pour mes goûts de vieux papa !

GEORGETTE.

Ah ! vous êtes bon... comme le bon Dieu !

MONTGIRAUD.

Le bon Dieu !... (Les yeux au ciel.) Comparaison téméraire ! Excusez-la, Seigneur !

BOB, annonçant.

M. Aubertin !

MONTGIRAUD.

Qu'il entre !... (Accompagnant Georgette.) Va, et défie-toi des aquarelles !

Georgette sort par la porte latérale.

SCÈNE XIV

MONTGIRAUD, AUBERTIN.

AUBERTIN, entrant, pose, sans être vu de Montgiraud, une serviette d'avocat sur un fauteuil.

Je vous dérange ?

MONTGIRAUD.

Vous ?... jamais !... Vous êtes, mon cher Aubertin, du petit nombre de ceux que j'ai toujours plaisir à voir.

AUBERTIN.

Merci ! (Poignée de mains.) Mais ce plaisir, que je partage du fond du cœur, vous me le procurez bien rarement. On ne vous aperçoit plus nulle part.

MONTGIRAUD.

S'en plaint-on ?...

AUBERTIN.

Moi ! J'espérais vous serrer la main à l'assaut que Cerisaye a donné, hier soir.

MONTGIRAUD.

Vous avez tiré ?...

AUBERTIN.

Proprement... et avec Pellerin, s'il vous plaît ! Mais c'est M. de Trévisan qui a fait les plus jolis coups contre Jacob !... Il a gardé une vitesse que je lui envie !... Il n'est pas chez lui ?

MONTGIRAUD.

Non, il est sorti à cheval.

AUBERTIN.

Heureux homme !... Moi, je suis démonté : j'ai ma jambe malade !... Vous verra-t-on chez madame de Val Féras ?

MONTGIRAUD.

Vous serez de la fête ?

AUBERTIN.

Si c'est être d'une fête que d'y porter les insignes de commissaire... mais...

MONTGIRAUD.

Mais le baron Bruneau y sera... avec sa femme! N'avez-vous pas fait la cour à sa femme?...

AUBERTIN.

Oh! la cour...

MONTGIRAUD.

Enfin... je ne vous demande pas de confidences, mais m'est avis que Tancrède est en train de perdre sa femme... et quand une jolie femme est perdue...

AUBERTIN, riant.

Il y a toujours quelqu'un pour la retrouver!... (Devenant sérieux tout à coup.) Mais voulez-vous, mon cher Montgiraud, que nous venions au but de ma visite?

MONTGIRAUD.

Au fait, elle avait un but votre visite! Parlez!

AUBERTIN.

Maître Bacalan est absent, et lui absent, j'ai charge de...

MONTGIRAUD.

De sa femme?...

AUBERTIN.

Non, de son cabinet.

MONTGIRAUD.

De son cabinet? Vous êtes?...

AUBERTIN.

Son secrétaire...

MONTGIRAUD.

Le secrétaire de maître Bacalan! vous!...

AUBERTIN.

Moi!

MONTGIRAUD.

Vous avez fait votre droit?

AUBERTIN.

Pendant trois ans!

MONTGIRAUD.

Passé vos examens?

AUBERTIN.

Avec éclat!

MONTGIRAUD.

Subi votre thèse?

AUBERTIN.

Avec mention!

MONTGIRAUD.

Et vous plaidez?

AUBERTIN.

Tant que je peux!

MONTGIRAUD.

Ah! bien! si je vous avais cru avocat!... Mais vous ne manquez pas une course, une première, un bal! On vous voit au cercle... Quand donc travaillez-vous?

AUBERTIN.

Dans la journée.

MONTGIRAUD.

C'est pourtant vrai qu'il y a des gens qui font quelque chose de leur journée!...

AUBERTIN.

Tous ceux qui ont leur vie à gagner!... Pour en revenir au comte de Trévisan et à son procès, j'ai étudié l'affaire et retrouvé nombre de documents.

MONTGIRAUD.

Ah! vous avez retrouvé des documents?

AUBERTIN, allant chercher sa serviette.

Partie à la bibliothèque... partie aux archives!... Mais

M. de Trévisan doit avoir conservé, dans ses papiers de famille, l'acte constitutif de la concession de sa loge...

MONTGIRAUD.

Sa loge à l'Opéra?

AUBERTIN.

Oui. Il est constant, par preuves à l'appui, que les fondateurs de l'Opéra, l'abbé Perrin et le compositeur Cambert reconnurent au trisaïeul du comte de Trévisan un droit perpétuel à une loge de premier rang, en échange d'une somme une fois versée...

MONTGIRAUD.

Vous savez tout ça, vous ?

AUBERTIN.

Et plus tard, en 1819, des lettres du comte de Blacas, du duc de Doudeauville, du marquis de Lauriston, surintendants des théâtres royaux, dont la correspondance établit péremptoirement...

MONTGIRAUD, galement.

Oh! péremptoirement! Oh! assez, maître Aubertin, assez, gardez quelque chose pour le tribunal!... Et en attendant le jour des plaidoiries, agréez, daignez agréer le tribut de mon admiration, en même temps que mes excuses les plus plates...

AUBERTIN.

Des excuses?... De vous à moi?...

MONTGIRAUD.

Oui, des excuses!... Je ne vous connaissais pas! je vous calomniais in petto! Je vous prenais pour un oisif, et bien des fois je pensais : « Pauvre garçon, c'est dommage! il valait mieux que ça! » Vraii vous valez mieux que ça, mon cher Aubertin!... D'aucuns cachent leurs vices, vous cachez vos vertus!

AUBERTIN.

Prenez garde, vous allez me canoniser!...

MONTGIRAUD.

Je me contente de vous estimer! et entre nous, il y a plus de saints au calendrier que d'hommes que j'estime sur le macadam parisien!

SCÈNE XV

LES MÊMES, GEORGETTE.

GEORGETTE, rentrant.

Savez-vous, mon bon ami, que vous avez un goût parfait?... (Apercevant Aubertin.) Oh! pardon!

AUBERTIN, à Montgiraud.

La jolie personne!...

MONTGIRAUD.

Elle est jolie, n'est-ce pas? Allez donc vous-en!

AUBERTIN.

Je me retire. Rassurez M. de Trévisan sur l'issue de son procès! Quand vous reverrai-je?

MONTGIRAUD.

Prochainement, au palais!... J'irai vous entendre!

AUBERTIN.

Prévenez-moi!... je plaiderai pour vous! (Saluant.) Mademoiselle!

Il sort.

SCÈNE XVI

MONTGIRAUD, GEORGETTE, puis BOB.

GEORGETTE.

Qu'est-ce que ce jeune homme?

MONTGIRAUD.

Il y a une heure, mon enfant, je n'aurais guère su quoi te répondre...

GEORGETTE.

Et à présent?

MONTGIRAUD.

A présent, je sais : c'est un garçon sérieux, un avocat! Maître Aubertin... avocat.

GEORGETTE.

Avocat! mais ça mène à tout!

MONTGIRAUD.

Hélas!

GEORGETTE.

M. de Trévisan n'est pas rentré?

MONTGIRAUD.

Espérons qu'il ne tardera pas! Tu as déjeuné de grand matin... tu dois crier famine.

GEORGETTE.

N'importe! Il a bien recommandé qu'on l'attendit!

MONTGIRAUD.

Et il nous fait attendre!... Que le diable confonde son Allée des Poteaux!

GEORGETTE.

C'est loin?

MONTGIRAUD.

Là... à côté... au bois de Boulogne, je t'y conduirai un de ces matins.

GEORGETTE.

Cette dame que j'ai trouvée ici, en arrivant, c'est une parente du comte?

MONTGIRAUD.

Une parente à la mode de...

GEORGETTE.

De Bretagne?

MONTGIRAUD.

De Burgos!

GEORGETTE.

Elle m'a paru très aimable!

MONTGIRAUD.

C'est aussi l'opinion de Trévisan!

BOB, rentrant.

Un chasseur apporte cette lettre pour monsieur.

MONTGIRAUD, qui a ouvert la lettre.

De Trévisan!... Mauvais augure!...

GEORGETTE, inquiète.

Un accident?...

MONTGIRAUD.

Non, il ne lui arrive pas d'accident à lui! (Lisant.) « Ne m'attendez pas, je dîne à la Cascade. » (Il froisse le papier et le jette.) Enlève un couvert!

GEORGETTE.

La Cascade?... Qu'est-ce que la Cascade, mon ami?...

MONTGIRAUD.

C'est une chute d'eau... un restaurant... et un substantif féminin, qui jouent un grand rôle dans l'existence de nos contemporains.

BOB, rentrant.

Mademoiselle est servie.

GEORGETTE.

Mademoiselle!... Je suis servie!

MONTGIRAUD.

N'es-tu pas chez toi?... A propos, et la gouvernante anglaise, miss Déborah?

BOB.

Elle n'a pas fini de déjeuner.

MONTGIRAUD.

Ah! elle n'a pas fini... Eh bien! allons dîner!

Rideau.

ACTE DEUXIÈME

UN SALON DE L'HOTEL DE VAL FÉRAS

Par une large baie, ouverte au fond, on voit aller et venir par instants la foule, des fracs et des robes de bal. — Une large tenture ferme la baie à volonté. — Portes latérales, sièges, causeuses, table, fleurs et lumières.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIA, CLAVAROT.

CLAVAROT, rosette de commissaire à la boutonnière.

Eh bien! petite sœur... tu rayannes?...

JULIA.

Ce n'est pas un succès, c'est un triomphe!

CLAVAROT.

Trois cents billets placés, à cinq louis le billet... Trente mille francs de lait pour les crèches de Burgos! Non, vois-tu, il n'est que deux puissances, au monde, pour organiser pareilles fêtes de charité: La Presse et M. Hector Clavarot! (Julia embrasse Clavarot.) Ce n'est pas pour me vanter... je me suis donné du mouvement!... J'ai couru tous mes clubs, pour te racoler des souscripteurs... Voilà

quinze jours que je ne donne pas une poignée de mains, sans y glisser un de tes billets... Cinq louis ou la vie!... Et crois-tu que que je t'ai joliment décoré ton hôtel?

JULIA.

Merveilleusement!

CLAVAROT.

Des fleurs, des tentures, des feuillages, des lumières à profusion... Quant au programme...

JULIA.

Il est parfait, ton programme!

CLAVAROT.

Il m'a donné un mal!... Ah! par exemple, sans Pontailiac, je ne m'en serais jamais tiré... C'est lui qui m'a choisi mes danseuses!

JULIA.

Ses nièces?

CLAVAROT.

Ses nièces! Nous avons répété chez lui! Imagine-toi qu'il a fait établir un plancher incliné dans son salon!... Tu verras mon ballet!... Cinq jolies danseuses!... Et la musique! Ça n'est pas parce qu'elle est de moi, la musique, mais je te réponds qu'on n'en fait plus comme ça!... Enfin, vrai, tes souscripteurs en auront pour leur argent... et c'est heureux, parce que nous avons un public très... Oh! oh! tu sais...

JULIA.

Un peu mêlé!

CLAVAROT.

Dame! une fête par souscription... on n'y échappe pas!... Et, comme il faut penser à tout le monde, j'ai fait dresser une table de baccarat dans le boudoir!

JULIA.

De baccarat?

CLAVAROT.

Je l'avais promis... C'est le secret pour avoir des jeunes gens!

JULIA.

Ah! tu t'entends bien à recevoir!

CLAVAROT.

Chez les autres!... J'aimerais mieux recevoir chez moi!

JULIA.

Ça viendra!... Tu voudrais te marier?

CLAVAROT.

Dame!... Un hôtel à moi... une femme à moi... une fortune à moi... C'est tentant, tout cela!

JULIA.

Eh! bien...

CLAVAROT.

Eh! bien?...

JULIA.

Peut-être aurai-je ce qu'il te faut?

CLAVAROT.

Dis vite!

JULIA.

Cherche!

CLAVAROT.

La jeune fille que nous avons vue l'autre jour chez Montgiraud?...

JULIA.

Qu'en dirais-tu?

CLAVAROT.

Que Montgiraud ne me la donnerait pas, d'abord... et puis... que, recueillie par Montgiraud, qui, lui-même fut recueilli par Trévisan...

JULIA.

Oui, si Trévisan dit vrai... Mais, si mademoiselle Liseron était la fille de Trévisan?

CLAVAROT.

Ah! bah!... Tu crois?

JULIA.

J'en suis certaine... J'ai fait causer Pontaillac, il a connu la mère de Georgette... une danseuse!... Il m'a raconté toute l'aventure...

CLAVAROT.

La fille de Trévisan!... Mais pourquoi ne lui demandes-tu pas carrément la main de sa fille?

JULIA.

Parcé que je ne veux pas savoir qu'il est le père de Georgette! Je ne veux pas prévoir qu'il la dotera!... En recherchant une héritière, tu n'es qu'un coureur de dot... En épousant une orpheline pauvre, tu es un héros!

CLAVAROT.

Je t'admire!... De toute façon, d'ailleurs, mon mariage dépend de Trévisan, et Trévisan... tu as son consentement dans ta poche!

JULIA.

J'ai quelque influence, en effet.

CLAVAROT.

Quelque?... Peste! vous êtes modeste, marquise! Mais que c'est aimable à toi de t'occuper de mon bonheur!... Cristi! que j'ai donc une sœur tendre et dévouée!... Georgette Liseron!... Je vais l'adorer!... C'est fait : je l'adore!... Quand demandes-tu sa main?

JULIA.

Aujourd'hui.

CLAVAROT.

Et quand la verrai-je?

JULIA.

Tout à l'heure.

CLAVAROT.

Elle ne doit pas venir!

JULIA.

Elle viendra... Trévisan m'a promis de me l'amener!

CLAVAROT.

Bonne chance, chère sœur!... Mais, à propos, tu n'aurais pas vingt-cinq louis... pour jouer un peu?

JULIA.

Pourquoi joues-tu?

CLAVAROT.

Pour gagner donc!

JULIA.

Sais-tu ce que tu me coûtes, grand fou?

CLAVAROT.

Non, non... je ne veux pas le savoir!

JULIA.

Le traitement d'un premier président de cour!

CLAVAROT.

La magistrature est si mal payée!... Mais, si je me marie, ah! je m'acquitterai tout de suite!... Vingt-cinq petits louis, ma bonne dame, pour un pauvre de Burgos... par alliance!

JULIA.

Tiens, mendiant!

Elle lui donne sa bourse.

CLAVAROT.

Dieu vous le rende, ma bonne dame! (Voyant quelques personnes entrer au fond.) Ah! mais on n'entre pas... On n'entre pas ici... C'est le foyer de la danse!

SCÈNE II

LES MÊMES, GONTRAN, NANSAY, LE VICOMTE DE
BOISGOBERT, puis AUBERTIN, BERTHE,
puis LE BARON, BBUNEAU et OLGA,
puis, au fond, TRÉVISAN, GEORGETTE, DÉBORAH.

GONTRAN.

Commissaire, mon cher, commissaire!

Nus aussi!

BOISGOBERT.

NANSAY.

Nous venons respirer... On [étouffe, dans la salle de spectacle!

GONTRAN.

Présentez-nous donc à madame votre sœur!

CLAVAROT,

Julia... Trois bons amis à moi... Gontran de Saint-Eustache, de Nansay, et le vicomte de Boisgobert... (Julia fait la révérence. — Tous les trois saluent à la dernière mode.) Les trois inséparables...

JULIA, révérence.

Messieurs!

BERTHE, soulevant la portière du fond. — Elle est au bras d'Aubertin.

Peut-on entrer?

CLAVAROT.

Non!... C'est le foyer de la danse!

BERTHE.

Au bras d'un commissaire!... C'est la faute de votre succès, chère marquise... On s'écrase dans vos salons!

AUBERTIN.

Heureuses les crèches de Burgos!... Elles ont une fée pour marraine!

JULIA.

Ça, c'est pour vous faire pardonner d'envahir ce salon réservé!

BERTHE.

Sommes-nous pardonnés?

JULIA.

Remerciez votre avocat... C'est un acquittement. (Remontant à Clavarot.) Va donc voir si Trévisan n'est pas arrivé?...

Clavarot sort un moment. — Julia cause, au fond, avec le groupe des commissaires.

BERTHE.

Mais alors, je vous dois des honoraires, Aubertin... Vous me ferez crédit, dites?... D'abord, je suis une ancienne cliente!

AUBERTIN.

C'est vrai, pourtant... C'est moi qui ai dépouillé votre dossier, chez maître Bacalan... « Castel-Royat contre Castel-Royat. — Séparation de corps. » — Avez-vous rencontré quelquefois, depuis, M. de Castel-Royat?

BERTHE.

Quelquefois... Et, tenez, ici, tout à l'heure encore... N'avez-vous pas vu?... Il nous a salués... Je l'ai trouvé changé, le pauvre homme!

AUBERTIN.

Le regret!

BERTHE.

Vous pourriez dire : le remords!

AUBERTIN.

Ça ne vous fait rien, de le revoir?

BERTHE.

Si... ça me porte la guigne!... Je ne lui en veux pas!

AUBERTIN.

Non... ce n'est pas de sa faute!

BERTHE.

Mais regardez donc qui vient là!

BOISGOBERT.

Ah! la baronne Bruneau!

JULIA, à Olga.

Que c'est aimable à vous d'être venue, baronnel!

OLGA.

Je vous l'avais promis... Chose promise, chose due!

JULIA, offrant à Bruneau, une rosette de commissaire.

Une rosette de commissaire, baron?

OLGA, à Berthe, lui donnant un billet de banque.

Ah! Berthe!... Je suis allée chez toi... tu étais au Bois... J'avais hâte de m'acquitter...

BERTHE.

Par exemple!...

OLGA.

Les dettes de jeu se paient dans les vingt-quatre heures... Voici les cinquante louis que tu m'as prêtés hier aux courses!...

BERTHE.

Je ne t'aurais pas envoyé de papier timbré pour ça!... Mais tu vas bien... Il n'y a qu'à te regarder... Tu as des couleurs...

OLGA.

Trop?...

Elle prend son pompon de poudre de riz et sa glace.

BERTHE.

Non, à point!

OLGA.

Ce serait la faute de Tancredè... Nous avons diné au café Anglais.

BERTHE.

Avec Aubertin, ou sans Aubertin?

OLGA.

Sans Aubertin.

BERTHE.

C'était moins drôle!

OLGA.

Méchante!

AUBERTIN, à Bruneau.

Alors vous avez diné comme ça... avec votre femme... en tête-à-tête?

BRUNEAU.

Au cabaret!

AUBERTIN.

Veinard !

BRUNEAU.

Oh ! veinard !... C'est la veine de tous les jours, de dîner avec sa femme !

OLGA, apercevant Aubertin qui s'approche pour la saluer.

Arrivez donc, Aubertin !

BERTHE, à part.

Elle l'appelle !

AUBERTIN.

Que vous êtes jolie, baronne !

OLGA.

Ce soir ?

AUBERTIN.

Toujours ! (Bas.) Eh bien ! que vous disais-je ?... Tan-crède n'a pas ombre de soupçon...

OLGA, bas.

Non ! mais quelle folie !... Et quel remords !... Si on m'avait vue, seule avec vous, à cette heure-là, dans un cabinet particulier !...

AUBERTIN.

Qui pouvait nous voir ? J'avais poussé le verrou !

OLGA.

Oh ! je me le rappellerai longtemps, le café Californien !

AUBERTIN.

Moi aussi, baronne !

BRUNEAU, à Julia.

Il y aura bien une petite table de baccarat, dans un petit coin ?

JULIA.

Une grande table dans un grand coin... Mon frère a pensé à tout.

GONTRAN.

C'est une noble pensée, qu'il a eue là !

AUBERTIN, à mi-voix, à Olga.

Pour ceux qui aspirent à faire leur petite matérielle.

OLGA.

Leur petite matérielle ?

AUBERTIN.

Une profession comme une autre... Saint-Eustache va au club, comme il irait à son bureau !

OLGA.

On gagne donc au baccarat ?

AUBERTIN.

Saint-Eustache gagne !... Quand il a réalisé ses quinze louis, il lève la séance... Et, pour un empire, il ne toucherait pas à une carte jusqu'au lendemain... Sa matérielle est faite... Charlemagne n'a pas perdu sa journée !

JULIA, à Clavarot qui rentre.

Eh ! bien ? Et Trévisan ?

CLAVAROT.

Il vient d'arriver... avec mademoiselle Liseron, jolie à ravir ! Je t'assure qu'elle fait sensation !... Et maintenant, nous pouvons commencer ! Tous nos artistes sont là !

On voit au fond, dans le second salon, Trévisan, Georgette et Déborah.

NANSAY, à Aubertin.

Oh ! la jolie personne !... Regardez donc, Aubertin !...

AUBERTIN.

Mademoiselle Liseron !

BOISGOBERT.

Dieu me pardonne ! vous avez rougi !

Aubertin sort au fond.

NANSAY.

Serait-ce donc pour ça qu'on ne l'a plus vu nulle part, depuis trois jours ?

CLAVAROT.

On va commencer... Mesdames! messieurs!

BERTHE, à Clavarot.

Rien de trop sérieux, au moins?

CLAVAROT.

Non, un programme gai : *L'amateur de peinture*. — *La chasse*. — *Les Ecrevisses*. — *Le hareng-saur!*

BRUNEAU.

Ah! *Le hareng-saur!*... C'est mon triomphe! « Il était un grand mur blanc nu, nu, nu... »

BERTHE.

J'adore « *le Hareng-saur!* »

BRUNEAU.

Moi aussi... mais je préfère le baccarat!... Où cartonne-t-on, Clavarot?

CLAVAROT.

Là!...

Il montre une porte latérale.

BRUNEAU.

Alors, qui veut cartonner me suive!

NANSAY, à Boisgobert.

Allons cartonner!

BRUNEAU.

J'offre une banque de vingt-cinq louis!

NANSAY.

Cinquante!

BRUNEAU.

Cent!

BOISGOBERT.

Deux cents!

BRUNEAU.

Ouverte, sacrebleu!

CLAVAROT.

Mesdames, messieurs... on commence!

Tous sortent, on ferme les rideaux.

SCÈNE III

JULIA, TRÉVISAN.

JULIA, descendant avec Trévisan.

Vous ne tenez pas à assister à cette première partie du programme?

TRÉVISAN.

Je ne tiens qu'a demeurer auprès de vous!

JULIA.

Un lever de rideau sans intérêt!

TRÉVISAN.

Sans intérêt, puisqu'il ne vous intéresse pas!

JULIA.

C'est peut-être un madrigal, mais ce ne sont pas des excuses!

TRÉVISAN.

Des excuses?... Qu'ai-je donc fait, marquise, de si grave?

JULIA.

Vous avez fait, comte, que vous me négligez!... Depuis quelques jours, à peine vous voit-on... C'est fini, les bonnes longues causeries... Et si j'étais jalouse... si j'avais le droit d'être jalouse...

TRÉVISAN.

En auriez-vous sujet?

JULIA.

Mais... je me demanderais comment et pourquoi la rareté de vos visites coïncide si exactement avec l'arrivée chez vous d'une jeune fille...

TRÉVISAN.

Georgette?

JULIA.

Ne niez pas, mon ami... mademoiselle Georgette m'é fait grand tort... Elle vous accapare... vous ne la quittez guère... Hier encore, on vous a vu, avec elle, courir les magasins...

TRÉVISAN.

Montgiraud avait des rhumatismes... il a fallu le relayer!

JULIA.

Elle a une gouvernante!

TRÉVISAN.

Sans doute... mais elle aime mieux le bras de Montgiraud... ou le mien!

JULIA.

Et vous ne savez lui rien refuser?

TRÉVISAN.

Elle demande les choses si gentiment!... Chère petite!... Si vous saviez quelle charmante nature cela est!... Quelle candeur!... quelle naïveté!... quelle grâce aussi!... Je n'avais jamais rencontré d'enfant, dans ma vie... un peu tapageuse... Elle me change!

JULIA.

Oh! mais vous êtes plus séduit encore que je ne pensais!... vous parlez d'elle avec un enthousiasme!... (Mouvement de Trévisan.) Ne vous en défendez pas, mon ami... vous l'aimez, et de vraie affection!

TRÉVISAN.

Mais je ne m'en défends pas non plus!... Sous le bénéfice de cet aveu, ai-je ma grâce?

JULIA.

Oui!

Elle lui donne sa main à baiser.

TRÉVISAN.

Vous êtes bonne, Julia!... quand vous voulez l'être!

JULIA.

Je ne veux donc pas toujours?

TRÉVISAN.

Non !..

JULIA.

A qui la faute, alors?

TRÉVISAN.

Est-ce la mienne? et suis-je le maître de vous aimer à votre gré?... d'amitié seule... d'amitié pure?...

JULIA.

Il faudra pourtant vous en contenter, mon ami.

TRÉVISAN.

Je ne peux pas!... Ce n'est pas possible!... Un homme comme moi ne peut pas être l'ami d'une femme comme vous.

JULIA.

Que voulez-vous qu'il soit?... Son mari?

TRÉVISAN.

Oh ! marquisel... restons sérieux!

JULIA.

Je croyais l'être!... Mais brisons là!... aussi bien, je n'aurais plus le temps de vous dire tout ce que je veux vous dire!

TRÉVISAN.

Ce sera long?... Tant mieux!

JULIA.

Soyez donc sérieux vous-même!... Il s'agit de mon frère!

TRÉVISAN.

Quelque nouvelle extravagance?

JULIA.

Il n'en fait et n'en fera plus!

TRÉVISAN.

Clavarot se rangerait?

JULIA.

Il est rangé!... Il ne joue plus, il a envoyé sa démission à tous ses tripots, et sa carte à toutes ses petites amies, avec le P. P. C. de rigueur!

TRÉVISAN.

Un miracle!

JULIA.

Un vrai!... Il a voyagé sur le chemin de Damas!

TRÉVISAN.

Hector Clavarot déguisé en saint Paul!

JULIA.

Ne vous moquez pas... mon frère est amoureux... pour le bon motif!

TRÉVISAN.

Pour le bon motif!... C'est donc un mal de famille?

JULIA.

Vous êtes un impertinent!

TRÉVISAN.

Et naturellement, c'est d'une héritière qu'il est épris?

JULIA.

Pas du tout! Celle qu'il aime n'a aucune fortune!

TRÉVISAN.

Mais alors c'est un héros, votre frère?

JULIA.

Tout juste ce que je lui disais.

TRÉVISAN.

Une petite objection, cependant... en ami... Votre frère ne fait rien...

JULIA.

Il fera quelque chose.

TRÉVISAN.

Le bonheur de sa femme, sans doute!... Mais ce n'est pas une position.

JULIA.

Il en aura une... Je l'intéresse dans la charge de mon agent de change!

TRÉVISAN.

Vous m'en direz tant!... Et à quand la noce?

JULIA.

Vous allez plus vite que les violons, vous!

TRÉVISAN.

Ils ne sont pas commandés?... Qu'attendez-vous?

JULIA.

Un bon coup d'épau!e!

TRÉVISAN.

De qui?... contre qui?

JULIA.

Mon frère aime mademoiselle Liseron!

TRÉVISAN.

A peine l'a-t-il aperçue un instant!

JULIA.

Je vous avais annoncé un miracle.

TRÉVISAN.

Et vous voulez que je parle à Montgiraud?...

JULIA.

Pas davantage!

TRÉVISAN.

Montgiraud est un sceptique, qui ne croit guère aux conversions instantanées sur les grands chemins. Les miracles contemporains éveillent sa méfiance.

JULIA.

Vous n'êtes pas sans autorité sur lui?

TRÉVISAN.

Il voudra marier Georgette à sa guise.

JULIA.

Vous ne me refuserez cependant pas de le solliciter?

TRÉVISAN.

Je ne vous refuse pas, marquise, je vous donne des raisons.

JULIA.

Tant pis !

TRÉVISAN.

Pourquoi ?

JULIA.

Parce que, mademoiselle Georgette devenue ma belle-sœur, le jeune ménage installé chez moi, vos assiduités trouvaient un prétexte avouable, et je vous ouvrais, à toute heure, une porte, que je puis être forcée de vous fermer, au premier commentaire malveillant... à la première insinuation blessante !

TRÉVISAN, vaincu.

Que voulez-vous que je dise à Montgiraud ?

JULIA.

Ce que l'amitié vous inspirera !

TRÉVISAN.

L'amitié ?...

JULIA.

Où l'amour !... Justement, le voici... Je vous laisse !...

Elle sort.

SCÈNE IV

TRÉVISAN, MONTGIRAUD, puis JULIA.

MONTGIRAUD, entrant.

Ah ! enfin !... Trévisan !... Où est Georgette ?

TRÉVISAN.

Georgette ?... Où veux-tu qu'elle soit, Georgette ? Dans la salle de concert, où je l'ai accompagnée, installée, et

laissée un moment sous la garde de miss Déborah!... Nous n'avons pas pu te prévenir, tu étais sorti...

MONTGIRAUD.

Oui, j'étais sorti... j'étais au club... et c'est seulement en rentrant à l'hôtel, que j'ai appris votre départ... J'ai sauté dans une voiture...

TRÉVISAN.

Et tu es accouru?

MONTGIRAUD.

Oui!

TRÉVISAN.

Et que venais-tu faire ici?

MONTGIRAUD.

Ce que je venais faire?

TRÉVISAN.

Oui... Ta présence était pour le moins inutile. Je ne sache pas que, moi étant là, Georgette eût besoin d'un second chaperon ; ne suffisais-je pas à veiller sur elle?... Ou penses-tu que ma protection ne vaut pas la tienne?... Cette enfant n'est pourtant pas à toi seul... et il me paraît que tu prends auprès d'elle plus de place qu'il ne conviendrait.

MONTGIRAUD.

Je prends la place que tu me laisses... pas plus!

TRÉVISAN.

Ah! trêve de reproches! je ne les aime pas, et j'ai la prétention de ne pas les mériter!... Car, enfin, qu'est-ce que j'ai voulu, moi?... J'ai voulu distraire cette enfant!... j'ai voulu l'amuser!... Si tu crois que c'est gai pour elle, cette solitude où ton égoïsme l'enferme! La jeunesse a besoin de plaisirs. Je sais encore ce que c'est que la jeunesse, si tu l'as oublié, toi!... D'ailleurs, tu ne m'as pas répondu. Que venais-tu faire ici?... Car je ne pense pas que ce soit pour le plaisir de saluer la marquise ou d'assister au ballet de Clavarot?..

MONTGIRAUD.

Et qu'en sais-tu, après tout?

TRÉVISAN.

Ah ! voyons... pas d'équivoque !

MONTGIRAUD.

Eh ! bien, oui, là ! je venais chercher cette enfant.

TRÉVISAN.

Comment ? la chercher ?

MONTGIRAUD.

Eh ! bien oui, quoi, la chercher, parce que son docteur m'a expressément recommandé...

TRÉVISAN.

Georgette n'est pas malade !

MONTGIRAUD.

Non, Dieu merci !... Mais elle a besoin de grands ménagements...

TRÉVISAN.

Est-ce à dire que j'ai eu tort de l'amener ici ?

MONTGIRAUD.

C'est mon avis... et elle a eu tort d'accepter ton invitation, si pressante qu'elle fût.

TRÉVISAN.

Tu ne me dis pas tout ce que tu penses !

MONTGIRAUD.

Il n'est pas nécessaire de tout dire, quand tout n'est pas agréable à entendre.

TRÉVISAN.

J'exige pourtant une franchise entière !

MONTGIRAUD.

Qu'à cela ne tiennet... Mon cher, une jeune fille, qui n'est jamais allée dans le monde, n'y fait pas son entrée par cette porte-là !

TRÉVISAN.

Et pourquoi Georgette n'entrerait-elle pas chez madame de Val Féras ?

MONTGIRAUD.

Tu tiens à le savoir?

TRÉVISAN.

Absolument!

MONTGIRAUD.

Parce qu'un père ne doit pas mettre sa fille en relation avec sa maîtresse!

TRÉVISAN.

Madame de Val Féras n'est pas ma maîtresse!

MONTGIRAUD.

Allons donc!

TRÉVISAN.

Je te le jure!

MONTGIRAUD.

Eh bien! tant pis, mordieu!... Si elle n'est pas ta maîtresse, c'est qu'elle aspire à mieux... Et je m'en suis toujours méfié!... Comtesse de Trévisan! Quel rêve pour une Clavarot!

TRÉVISAN.

Montgiraud!

MONTGIRAUD.

Ah! mon pauvre Fernand! je ne te savais pas si parfaitement ensorcelé!

TRÉVISAN.

Eh bien! oui... ensorcelé... ce n'est pas trop dire!... Depuis le jour où je l'ai rencontrée, elle me domine, elle m'enveloppe, elle obsède ma pensée... Pour la posséder, je serais capable d'une faiblesse... d'une lâcheté, peut-être!

MONTGIRAUD.

Une lâcheté, pour cette...

TRÉVISAN.

Assez! Qui ne respecte pas la marquise m'insulte, et qui m'insulte, eût-il été mon meilleur, mon plus vieil ami...

MONTGIRAUD.

Et dire qu'il n'y a ni médecins ni médecines pour guérir ces malades-là!

Julia paraît au fond.

TRÉVISAN, bas, à Montgiraud.

C'est elle! Prends garde, je ne te pardonnerais pas une impertinence!

Montgiraud hausse les épaules et va pour remonter.

MONTGIRAUD.

Où est la salle de concert?

TRÉVISAN.

Tu ne vas pas emmener Georgette?

MONTGIRAUD.

Je ne peux pas! Je ne peux pas te donner tort devant ta fille... je ne peux pas compromettre ton autorité... naturelle!... D'ailleurs, je suis là, et moi là, je n'ai plus peur!

TRÉVISAN.

De quoi?

MONTGIRAUD.

De rien!...

Il salue la marquise et sort au fond. — Les rideaux s'ouvrent.

SCÈNE V

TRÉVISAN, JULIA, puis CLAVAROT, OLGA, BERTHE, BRUNEAU, NANSAY, BOISGOBERT et GONTRAN.

JULIA.

Lui avez-vous demandé?

TRÉVISAN.

Rien encore! Il était de si méchante humeur... Mais dès la première occasion...

JULIA.

Il ne tient qu'à vous de la provoquer... si vous avez souci de me faire plaisir?

TRÉVISAN.

Vous en doutez?

CLAVAROT, entrant.

Hip! hip! hurrah!... Julia, ton concert a un succès fou!

OLGA, entrant.

Oh! le « *Hureng-saur!* » plus je l'entends, plus je le savoure!

NANSAY.

C'est d'un fin! d'un délicieux! d'un raffiné!

CLAVAROT.

A la bonne heure! Voilà comme je comprends la poésie!

BERTHE.

C'est donc des vers?... Je n'ai pas entendu les rimes.

OLGA.

Il n'y en a pas... il n'y a que la raison!

BRUNEAU, entrant de droite, à Berthe.

Olga ne m'a pas demandé?

BERTHE.

Non... elle causait avec Aubertin.

BRUNEAU.

Un charmant garçon, cet Aubertin! Je l'aime bien!

BERTHE, à part.

Déjà!

CLAVAROT.

Joue-t-on toujours?

GONTRAN.

Un jeu d'enfer!

BRUNEAU.

Et je gagne tout le temps!... Mon principe : Le tirage à cinq!

BOISGOBERT.

Eh bien ! Clavarot... et votre ballet ?

CLAVAROT.

Pas avant minuit, mon cher... c'est jour d'opéra ! D'ailleurs, vous n'attendrez pas longtemps... car, aux battements de mon cœur, je sens que l'heure approche.

BRUNEAU.

L'émotion d'une première !

CLAVAROT.

Vous ne croyez pas ? J'ai un vrai trac !

BRUNEAU.

Qui attendez-vous ?

CLAVAROT.

Nadine !

BRUNEAU.

Tiens ! Nadine ?

CLAVAROT.

Vous l'avez connue ?

BRUNEAU, bas.

Etes-vous discret ? J'ai soupé samedi avec elle, au café Californien... Chut !... Nadine ?

CLAVAROT.

Myrrha, Argentine et les deux Hélot ! Elles ne vont plus tarder... non plus que leur oncle !

BERTHE.

Leur oncle à toutes les cinq ?

TRÉVISAN.

Le marquis de Pontailac !

OLGA.

Un marquis ?

TRÉVISAN.

Oui... et de la vieille roche !... échoué sur les banquettes du foyer de la danse, où toutes les danseuses, marcheuses

et sauteuses l'appellent : « Mon oncle. » Déjeune chez l'une... dine chez l'autre... et soupe en groupe! Très au courant des choses de l'Opéra... Pour parer aux défaillances de sa mémoire, écrit, au jour le jour, des souvenirs fort intéressants... dans leur genre... Réduit, d'ailleurs, malgré ses prétentions à une jeunesse éternelle, au platonisme du poète persan : il respire la rose qu'il ne peut plus cueillir!

BERTHE.

Et nous verrons ce Pontaillac?

TRÉVISAN.

Vous en êtes curieuse?... Je l'entends... c'est lui!

SCÈNE VI

LES MÊMES, PONTAILLAC, DEUX DOMESTIQUES,
avec des accessoires de ballet : houlettes, paniers de fleurs, clochettes,
etc.

PONTAILLAC, aux domestiques.

Attention! ne me brouillez pas mes accessoires!... (Descend, à Clavarot.) Pardon, cher, c'est ici le foyer?

CLAVAROT.

Oui, mon cher marquis.

PONTAILLAC.

Parfaitement! Nous n'avons rien oublié? J'ai la liste... Tenez, regardez vous-même. Ah! Trévisan! Enchanté, cher!... Où est donc la maîtresse de la maison?

TRÉVISAN.

Marquise... le marquis de Pontaillac!

BRUNEAU, à Trévisan.

Vous ne voulez pas me donner ma revanche?

TRÉVISAN.

Volontiers!

Ils sortent à droite.

JULIA.

Mais comme vous venez tard!

PONTAILLAC.

Ce n'est pas ma faute... J'ai couru tous les boulevards,
pour trouver le *Casanova* de ce soir.

BERTHE.

Qu'est-ce que c'est que le *Casanova*?

CLAYAROT.

Un canard qui ferait rougir un singe!

PONTAILLAC.

Vous avez lu?...

BERTHE.

Non!

PONTAILLAC, montrant le journal.

Le dernier scandale parisien... Très drôle! Il n'y a que
Paris!

LES FEMMES.

Ah! voyons?

PONTAILLAC.

Vous me le rendez, pour une de mes nièces!

JULIA, lisant.

« Indiscrétions du chasseur du café Californien. »

OLGA.

Oh! mon Dieu!...

JULIA, lisant.

« Comment soupèrent côte à côte, samedi dernier, et
sans en avoir soupçon, un baron et une danseuse, une
baronne et un avocat. »

BERTHE, bas, à Olga.

C'est vous!

OLGA; à part.

Je suis perdue!

CLAVAROT, bas, à Julia.

Regarde la baronne!

JULIA, bas, à Clavarot.

Elle a pâli! (Haut.) Racontars absurdes!

BERTHE.

Sans compter que tout cela est sans portée... Il y a tant de barons, à Paris!...

CLAVAROT.

De baronnes!...

OLGA, se remettant.

De danseuses!...

BERTHE.

Et d'avocats!

JULIA, gardant le journal.

C'était bien elle!

PONTAILLAC.

Vous gardez le *Casanova*?

JULIA.

Par distraction!

PONTAILLAC, à part.

J'ai manqué faire un impair! (Haut.) Mais, vous permettez que j'aie donné un coup d'œil à mes accessoires?

JULIA.

Allez, marquis! Mais nous vous gardons toute la nuit... Rappelez-vous qu'on soupera... intimes et artistes.

PONTAILLAC.

Nous souperons... C'est-à-dire... si mes nièces soupent, je soupe... Je ne les quitte pas! je suis leur garde du corps!

JULIA, à Boisgobert.

Donnez-moi votre bras, vicomte... nous négligeons par trop nos souscripteurs...

BOISGOBERT.

C'est vrai que votre fête sans sa reine...

Ils sortent.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins JULIA, TRÉVISAN, puis BRUNEAU,
 NADINE, MYRRHA, ARGENTINE,
 Argentine en berger, les autres en bergères Watteau,
 puis NANSAY.

OLGA, continuant de causer bas avec Berthe.

Je meurs de peur... emmène-moi!

BERTHE.

Y penses-tu? Ton départ aurait l'air d'une fuite!

Bruit de voix, à gauche.

PONTAILLAC.

Ah! voilà mes nièces!... Vous permettez que je fasse
 l'appel?

CLAVAROT.

C'est votre devoir de régisseur!

PONTAILLAC.

Nadine!

NADINE.

Présente!

PONTAILLAC.

Myrrha!

MYRRHA.

Présente!

PONTAILLAC.

Argentine!

ARGENTINE.

Présente!

PONTAILLAC.

Héliot première!... Elle ne répond pas! Où est-elle?

MYRRA.

Absente, pour cause de bal!

PONTAILLAC.

Et sa sœur... Héliot deuxième?

MYRRA.

Absente, pour le même motif!

CLAVAROT.

Trois! Ça ne fait que trois!... Il en manque deux!

PONTAILLAC.

Ah! elles me font faux bond!... Je les déshériterai!

NADINE.

Ah! bien! notre oncle, vous ne pensiez pas qu'elles lâcheraient leur bal pour vos beaux yeux?

CLAVAROT.

Leur bal! Sapristi! c'est ce soir le bal des deux Héliot?

NADINE.

C'est ce soir! Elles plantent la crémaillère dans leur hôtel... Toutes les célébrités de la haute... jeune et vieille garde, tout donnera! Ça sera une crémaillère à tout casser!

MYRRA.

On y verra le corps diplomatique!

ARGENTINE.

Oui... l'ambassade javanaise!

CLAVAROT.

Je m'en moque un peu de l'ambassade javanaise!... Elles avaient un écot... qui le dansera?

MYRRA.

Moi!... J'ai eu de l'avancement... Je suis du premier quadrille, à présent!

CLAVAROT.

Mais mon groupe! Il n'y a plus de groupe!

NADINE.

Mais si... soyez donc calme... on a arrangé ça!

CLAVAROT.

S'il n'y a plus de groupe, il n'y a plus de ballet... s'il n'y a plus de ballet, il n'y a...

NADINE.

Vous allez voir!...

Les danseuses forment un groupe, sous la direction de Pontailiac.

GONTRAN, à Bruneau, regardant le groupe des danseuses.

Mes compliments!... Elle est en beauté, Nadine!...

BRUNEAU.

Très en beauté!... Et puis, vous ne savez pas... [elle a encore quelque chose pour elle... c'est un fétiche... Je viens de dévaliser Trévisan!

PONTAILLAC, à Clavarot, lui montrant le groupe final.

Eh! bien, le voilà!... Voilà le groupe!... Ça va parfaitement!... Repos, mes enfants, repos!...

NADINE, apercevant Bruneau.

Tiens! Bruneau!... Ça va bien, Bruneau?

BRUNEAU.

Et toi?

Ils causent.

MYRRHA, à la glace.

Mon oncle, mon mouchoir?

PONTAILLAC.

Le mouchoir demandé!... Tiens! j'y ai fait un nœud... pour me rappeler quelque chose... mais quoi?... je ne me souviens plus!

MYRRHA.

C'est pour mon rappel, après mon écot!...

PONTAILLAC.

C'est juste... le rappel!... je l'avais oublié!

MYRRHA.

Je vous avertis... Si on ne m'applaudit pas, je reparais tout de même!

NADINE.

Mon oncle, mon raisin?

PONTAILLAC.

Voilà le raisin!

NADINE.

Mais vous ne me dites pas?...

PONTAILLAC.

Quoi? Je ne me souviens plus!

NADINE.

L'huissier... la traite?

PONTAILLAC.

C'est juste... Deux mots... vu huissier!

NADINE.

Payé traite?

PONTAILLAC.

Ah! non, merci!... Dix mille francs!... Que dirait mon conseil judiciaire?... Mais j'ai payé les frais... et obtenu un renouvellement à soixante jours!

NADINE.

Mon oncle, vous êtes un père!

ARGENTINE.

Mon oncle, ma poudre de riz?

PONTAILLAC.

Voilà!

ARGENTINE.

Qu'est-ce que vous m'aviez promis?

PONTAILLAC.

Je ne me souviens plus!

ARGENTINE.

« Le Casanova ! »

PONTAILLAC.

Je l'ai prêté à la marquise... je t'en achèterai un autre !

NANSAY, entrant par le fond.

Etes-vous prêts ? Madame de Val Féras fait demander si vous êtes prêts ?

PONTAILLAC.

Parfaitement ! Attention !... tout le monde en scène !...
On va frapper les trois coups !

BERTHE, emmenant Olga.

Viens voir le ballet !

PONTAILLAC, frappant les trois coups.

On frappe !

CLAVAROT.

Oh ! ces trois coups !... Oh ! mes enfants !... que je suis ému !

NANSAY.

Bon courage, monsieur l'auteur !

BERTHE.

Nous allons vous applaudir !

PONTAILLAC.

C'est frappé !

Tout le monde est sorti.

SCÈNE VIII

MONTGIRAUD, GEORGETTE, DÉBORAH, puis TRÉVISAN.

On ferme les rideaux.

MONTGIRAUD, entrant.

Voyons, Georgette... mon enfant... il serait plus raisonnable de rentrer...

GEORGETTE.

Si tôt, mon ami?...

MONTGIRAUD.

Comment, si tôt?... Il est une heure du matin... et ça ne vaut rien aux petites princesses de veiller si tard!...
Vois Cendrillon!

GEORGETTE.

Oh! si elle n'avait pas passé minuit...

MONTGIRAUD.

Elle n'aurait pas perdu sa pantoufle!

GEORGETTE.

Oui, mais le fils du roi ne la lui aurait pas [rapportée!]

MONTGIRAUD.

Peuh! Les fils de rois, maintenant!...

TRÉVISAN, entrant.

Vous ne partez pas encore, Georgette?

MONTGIRAUD.

Mais,.,

GEORGETTE.

Je voudrais bien rester... c'est Montgiraud...

TRÉVISAN.

Montgiraud est un tyran!... Allons, allons, ne l'emène pas encore... le ballet l'amusera... Et ce serait dommage qu'elle partît... elle est si jolie dans sa robe de concert!
Plus jolie que jamais, Georgette!

GEORGETTE.

Le compliment me flatte, car vous êtes un homme de goût!

MONTGIRAUD.

Eh bien! et moi?... Je ne suis qu'un Peau-Rouge, moi?...

GEORGETTE.

Oh! qu'il est jaloux, lui!

TRÉVISAN.

Je n'ose plus rien dire... Montgiraud va me dévorer!

GEORGETTE.

Osez tout de même... je prendrai votre défense!

TRÉVISAN.

C'est cela, muselez-le !... Et bien vous ferez, Georgette; car avec cette jalousie... féroce... s'il montre les crocs à vos amis, que fera-t-il donc à vos adorateurs ?

GEORGETTE.

Mes adorateurs ?

MONTGIRAUD.

Ses adorateurs ?

TRÉVISAN.

Là... voilà !... Cerbère grogne déjà !... Eh ! oui, pardieu ! vos adorateurs !... Pensez-vous que vous ayez paru sans qu'on vous ait... remarquée ?

GEORGETTE.

On m'a remarquée ?... Qui cela, s'il vous plait ?

TRÉVISAN.

Mais... plusieurs de mes amis... plusieurs... à commencer par... Clavarot... un aimable garçon !

MONTGIRAUD.

Un désœuvré !

TRÉVISAN.

Mais non... Il compose des ballets... il a fait une très jolie valse : « *Framboises au kirsch.* »

MONTGIRAUD.

S'il n'a que ces framboises pour nourrir sa femme !...

TRÉVISAN.

Ce sera un parti !... La marquise l'intéresse dans une charge d'agent de change !

MONTGIRAUD.

Il la mangera !

TRÉVISAN.

Mais vous le connaissez, Georgette.

GEORGETTE.

Non ! Je ne le connais pas !

MONTGIRAUD.

Georgette ne le connaît pas !

TRÉVISAN.

Mais si... Clavarot était chez moi, avec sa sœur, quand vous êtes arrivée !

GEORGETTE.

Je vous avoue que je n'ai fait attention à personne... j'étais si émue !

TRÉVISAN.

Clavarot, qui n'avait pas les mêmes sujets d'émotion, a pu vous contempler à loisir !

GEORGETTE.

Oh ! oh !... contempler !... J'étais mise comme une pensionnaire !

TRÉVISAN.

Vous étiez à ravir déjà !

MONTGIRAUD, bas, à Trévisan.

Ah ! ça ! où veux-tu en venir ?... Est-ce que tu aurais eu l'étrange pensée de faire de Clavarot le mari de notre Georgette ?

TRÉVISAN.

Et pourquoi pas ?

MONTGIRAUD.

Tu es fou !... Je t'écoutais... j'hésitais à te comprendre ! Encore une inspiration de la marquise, n'est-ce pas ?... Mais tu ne vois donc pas le piège où elle te pousse ?... Tu ne sais pas te défendre contre cette femme !... Tu ne sais pas défendre ta fille !

TRÉVISAN.

Allons donc !... Tu es cruel pour la marquise et pour Clavarot, comme tu es injuste envers moi !...

GEORGETTE.

Voyons, voyons, mes bons amis, êtes-vous ici pour causer tout bas, ou pour me faire voir le ballet ?

DÉBORAH.

Oh! yes... le ballet!

TRÉVISAN.

C'est vrai, nous oublions le ballet!... Et c'est encore de ta faute!... Tu ne sais pas la distraire!... Il ne sait pas! Retenez-le, Georgette, d'autorité!... La musique est très réussie!... Je vous recommande une mazurka qui sera demain sur tous les pianos!... Enfin, vous me ferez plaisir, en restant... je m'en voudrais d'insister davantage!

Il sort.

SCÈNE IX

LES MÊMES, moins TRÉVISAN, puis AUBERTIN.

GEORGETTE.

Il me semble bien difficile de partir, après cela!

MONTGIRAUD.

Dame! le trait de Parthe t'a touchée!... « Vous me ferez plaisir, en restant! »

GEORGETTE.

Allons, bon!... voilà les jalousies qui recommencent!... Gardez donc votre mauvaise humeur pour mes adorateurs en général, et pour M. Clavarot, en particulier!

MONTGIRAUD.

Oh! lui!...

GEORGETTE.

Il ne vous plaît pas?

MONTGIRAUD.

Non!

GEORGETTE.

Eh! bien, à moi non plus!

MONTGIRAUD.

Tu te le rappelles?

GEORGETTE.

Parfaitement! Je n'ai pas voulu en convenir... avec M. de Trévisan... je craignais de le mécontenter...

MONTGIRAUD.

De la diplomatie, mademoiselle?... Ainsi Clavarot n'est pas ton idéal?... En as-tu un, seulement?

GEORGETTE.

Chacun a son idéal... et je suis sûre que vous-même...

MONTGIRAUD.

Oh! moi, ma chère enfant, sur ce chapitre-là, je donne des consultations, je ne plaide plus!... Mais ton idéal, à toi, comment est-il donc?

GEORGETTE.

Vague!

MONTGIRAUD.

Vague?

GEORGETTE.

C'est-à-dire : ni brun ni blond, ni grand ni petit... Un homme sérieux à ses heures... gai, aux miennes... intelligent et occupé... bon et spirituel... m'aimant et aimé de moi... qui puisse être, à la fois, mon mari, mon ami et mon guide... J'ose tout vous dire, n'est-ce pas?

MONTGIRAUD.

Comme si j'étais ton père!

GEORGETTE, baissant le ton.

Eh bien!... un homme dans le genre de M. Aubertin!

MONTGIRAUD, à lui-même.

Aubertin? Pauvre petite!

GEORGETTE.

Je ne suis pas sotte, hein?]

MONTGIRAUD.

Aubertin?... Je m'explique pourquoi le concert t'intéressait si fort... Au fait... tu l'as donc revu? Il est revenu chez nous?...

GEORGETTE.

Hier!... Il vous avait demandé... vous étiez sorti... j'ai reconnu sa voix et je l'ai reçu... Je n'ai pas eu tort, n'est-ce pas?

MONTGIRAUD.

Non!

GEORGETTE.

C'était si aimable à lui, de venir trois jours de suite... lui qui n'a pas tant de loisirs... car il plaide souvent, n'avez-vous dit?

MONTGIRAUD.

Oui, oui... très souvent... mais...

GEORGETTE.

Mais je n'ai pas été embarrassée du tout, vous savez? Nous avons causé longuement et à cœur ouvert!

MONTGIRAUD.

Il est donc resté longtemps?

GEORGETTE.

Nous avons causé poésie et musique, et comme c'est singulier: nos préférés sont les mêmes... Il adore La Fontaine et Mozart... comme moi... Il adore aussi Musset... mais il paraît que ce n'est pas un poète pour les demoiselles!... Sitôt mariée, par exemple, je lirai Musset!

MONTGIRAUD.

Tu liras Musset!...

GEORGETTE.

Mais le plus curieux, c'est qu'il sait deux langues étrangères, et que c'est précisément...

MONTGIRAUD.

L'anglais et l'italien?...

GEORGETTE.

Tout juste!... Les fleurs qu'il préfère sont les violettes!

MONTGIRAUD.

Toi aussi!...

GEORGETTE.

Moi aussi!... Enfin voyez, mon ami, quelle coïncidence étonnante!... Je suis comme orpheline et lui-même n'a plus son père ni sa mère!

MONTGIRAUD.

Ah! bien! tu disais vrai... c'est une causerie à cœur ouvert... et il ne doit plus vous rester grand'chose à vous raconter!

GEORGETTE.

Vous n'êtes pas fâché, mon ami?

MONTGIRAUD.

Non, je ne suis pas fâché!

AUBERTIN, entrant du fond.

Ah! monsieur Montgiraud, je vous cherchais.

DÉBORAH.

L'ouverture était finie... le ballet allait commencer!

MONTGIRAUD.

Déborah n'y tient plus... ramène-la à vos places!

GEORGETTE.

Et vous, mon ami?...

MONTGIRAUD.

Moi, je vais vous rejoindre... Va, va, le ballet sera très intéressant!

DÉBORAH.

Où! beaucoup très intéressant!

Elles sortent.

SCÈNE X

MONTGIRAUD, AUBERTIN.

MONTGIRAUD.

Je vais profiter de l'occasion pour prier Aubertin d'être un peu moins chez nous et un peu plus chez maître Bacalan!

AUBERTIN.

Avez-vous lu le *Casanova*?...

MONTGIRAUD.

Non!

AUBERTIN.

Eh! bien, tenez... lisez!

MONTGIRAUD, lisant.

Oh! oh!... c'est une infamie!... Et c'est vrai?...

AUBERTIN.

Que dois-je faire, Montgiraud?

MONTGIRAUD.

Rien!

AUBERTIN.

N'est-ce pas?... Toute provocation, de ma part, ne ferait que mettre des noms sur les masques ..

MONTGIRAUD.

Ce qui serait le pire!... Ne vous reconnaissez pas, les autres hésiteront à vous reconnaître... Tout sera oublié demain!... Cela vous apprendra, d'ailleurs, à détourner les baronnes du droit chemin!

AUBERTIN.

Ah! mon ami, ne me reprochez pas, je vous en prie, une fantaisie, dont je suis assez puni déjà... Une vision a suffi pour emporter ce caprice!...

MONTGIRAUD.

Une vision?...

AUBERTIN.

Je n'aime pas la baronne... je ne l'ai jamais aimée...
j'en aime une autre!

MONTGIRAUD, à part.

Allons, bon! il l'aime aussi!

AUBERTIN.

Je tiens essentiellement, Montgiraud, à ce que vous
soyez fixé sur l'état de mon âme, et convaincu que je
peux offrir un cœur libre de toute attache à celle que je
souhaite d'épouser!

MONTGIRAUD.

N'allez pas plus loin, mon cher Aubertin!... Certes, je
serais heureux que Georgette... car il s'agit de Georgette,
n'est-ce pas?... que Georgette fût votre femme, mais...

AUBERTIN.

Mais quoi?

MONTGIRAUD.

Il faut tout vous dire... je prévois des obstacles!

AUBERTIN.

Elle n'a pas de dot?... ce n'est pas là un obstacle!

MONTGIRAUD.

Georgette aura une dot... ce qu'elle n'a pas, c'est une
famille!

AUBERTIN.

Elle est orpheline, je sais...

MONTGIRAUD.

Oh! vous ne savez pas tout, mon ami!... C'est le nom
de votre père que vous portez, vous, Aubertin...

AUBERTIN.

Et elle?

MONTGIRAUD.

Son père ne lui en a pas donné!

AUBERTIN.

Mais sa mère?...

MONTGIRAUD.

Oh! sa mère, mon cher ami, je l'ai connue, aimée, estimée!... C'était une honnête femme, allez, malgré sa faute!

AUBERTIN.

A mon tour de vous dire : N'allez pas plus loin, mon cher Montgiraud!... si elle me fait l'honneur de m'agrèer, mademoiselle Liseron sera ma femme.

MONTGIRAUD.

Vous feriez cela?...

AUBERTIN.

Et qui m'en empêcherait?... sa naissance irrégulière?... Mais, si elle n'a pu porter le nom de son père, elle portera le mien... et ce nom, j'en suis certain, elle saura l'honorer aussi bien que, moi, je saurai le faire respecter!

MONTGIRAUD.

Vous êtes un brave garçon, Aubertin... mais, avant de songer à contracter des liens légitimes, vous avez à rompre une chaîne qui ne l'est guère!

AUBERTIN.

Oh! une chaîne!... pas bien lourde, celle-là!...

MONTGIRAUD.

De fleurs, si vous voulez... mais encore, faut-il qu'elle soit rompue!... Rompez, mon cher, rompez!... La main de Georgette est à ce prix!...

Il sort.

AUBERTIN.

Rompre?... Je ne demande que cela!...

SCÈNE XI

AUBERTIN, LA BARONNE OLGA, BERTHE, entrant de gauche.

OLGA.

Oh! je n'y tiens plus, il faut que je parte.

BERTHE.

Mais non !...

OLGA, à Aubertin.

Il faut que je vous parle.

AUBERTIN.

Je suis à vos ordres.

OLGA.

Demain matin, à neuf heures, derrière le Panthéon!

AUBERTIN.

Le Panthéon?...

OLGA.

Je ferai arrêter mon fiacre rue de la Vieille-Estrapade!

AUBERTIN.

Rue de la Vieille-Estrapade?...

OLGA.

Oh! j'ai été bien coupable!

AUBERTIN.

Oui, nous avons été bien coupables, mais... réfléchissons, froidement... et surtout... pas de fiacre derrière le Panthéon!... Pensez donc!... Si Bruneau, jaloux, s'avisait de vous suivre!... Rien n'est compromettant comme un fiacre rue de la Vieille-Estrapade!

OLGA.

Mais où nous voir, alors?... Où nous concerter?...

AUBERTIN.

Oui, nous concerter... La situation est grave... le péril est imminent... et je ne vois guère qu'un parti à prendre...

OLGA.

Moi aussi!

AUBERTIN.

Pour apaiser vos angoisses, pour calmer vos remords...

OLGA.

Fuyons!

AUBERTIN.

Vous n'y pensez pas, baronne!

OLGA.

Vous hésiteriez?

AUBERTIN.

Je n'hésite pas... je refuse!

OLGA.

Quoi! vous m'avez perdue... et?...

AUBERTIN.

Et je vous sauve!... Je vous sauve des entraînements de votre terreur!... Mais, malheureuse Olga! voyez plutôt ce que vous me demandez!... un scandale irrémédiable qui vous perd sans retour!

OLGA.

Vous refusez de m'accompagner?

AUBERTIN.

Certes!

OLGA.

C'est bien! je partirai seule!

BERTHE.

Tu es folle!

OLGA.

Mais pense donc, Berthe... oserai-je rentrer chez moi?

BERTHE.

C'est ton devoir!

OLGA.

Je rougirai devant Tancrède.

BERTHE.

Tu te mettras de la poudre de riz!

OLGA.

Je ne pourrai plus le regarder en face!

BERTHE.

Tu le regarderas de profil!

Olga sourit malgré elle.

SCÈNE XII

LES MÊMES, puis successivement, BRUNEAU, NANSAY,
GONTRAN, BOISGOBERT, CLAVAROT,
LES DANSEUSES, PONTAILLAC, JULIA.

Le rideau s'ouvre.

BRUNEAU, entrant de droite.

J'ai encore gagné!... j'ai encore gagné!...

BERTHE.

Encore!

BRUNEAU.

J'ai une chance de...

BERTHE.

N'achevez pas!

BRUNEAU.

Oh! ça, il n'y a pas de danger!... Mais part à deux! je suis trop content!... Ce bracelet que tu désirais...

OLGA.

Je n'y pense plus!

BRUNEAU.

Tu l'auras ce soir, sous ton oreiller!

Entrent les danseuses et Pontailiac.

TOUS, entrant.

Bravo! bravo!... c'est charmant, ravissant, délicieux!

NANSAY.

Exquis!

GONTRAN.

Divin!

NANSAY.

Très réussi, votre ballet!

BOISGOBERT.

L'Opéra vous le demandera!

CLAVAROT.

Je l'ai promis aux Folies-Bergère!

TOUS.

Bravo! bravo!...

MYRRHA.

Notre oncle est-il content?

PONTAILLAC.

Parfaitement!

NADINE.

Pas un accroc!

PONTAILLAC.

Pour la peine, embrassez votre oncle!

CLAVAROT.

Et maintenant, à table!

TOUS.

A table!

On remonte au fond.

JULIA, entrant.

Allez! je vous rejoins!

Sortie générale.



SCÈNE XIII

JULIA, TRÉVISAN, CLAVAROT, puis MONTGIRAUD,
GEORGETTE, DÉBORAH, AUBERTIN.

JULIA, à Trévisan.

Hâtons-nous !... ils se disposent à partir !

TRÉVISAN.

Ah ! Julia ! je vous en prie... n'insistez pas !... Montgiraud est intraitable... et vous vous exposeriez...

JULIA.

Je désire que mademoiselle Georgette reste à mon souper, et M. Montgiraud ne m'effraie pas !

MONTGIRAUD, entrant avec Georgette et Déborah.

Ouf ! c'est fini, rentrons !

JULIA, s'avançant vers Georgette.

Mademoiselle, puis-je espérer ?...

MONTGIRAUD, l'éloignant.

Pardon, madame, nous partons... il est tard !...

Les rideaux se ferment.

JULIA, à Montgiraud.

Je regrette, monsieur Montgiraud, que vous éloigniez mademoiselle Georgette, au moment... précis où j'aurais voulu joindre mes instances à celles de M. de Trévisan...

MONTGIRAUD.

Ces instances seraient inutiles, madame... elles n'auraient pas vaincu ma résolution !

JULIA.

Mais êtes-vous certain que votre résolution ne s'impose pas... arbitrairement à des personnes, qui ne vous ont pas donné le droit de disposer d'elles avec tant d'autorité ?

TRÉVISAN.

Mon Dieu ! marquise, le moment est mal choisi pour une explication...

JULIA.

Je n'ai pas le choix du moment, et j'ai hâte d'obtenir une solution... Je désire présenter mon frère à mademoiselle Georgette, je pense que M. de Trévisan vous a dit dans quel espoir ?

MONTGIRAUD.

Il m'en a dit assez pour que j'aie compris.

JULIA.

Il m'est aisé de voir, monsieur Montgiraud, que nos projets n'ont pas l'heureuse fortune de vous agréer?...

MONTGIRAUD.

Eh bien ! non, madame... franchement, non !...

JULIA.

Mais... ne pourrait-on pas se passer de votre consentement?...

MONTGIRAUD.

Je ne vous le conseille pas.

JULIA.

On n'ira pas si loin... on espère vous ramener à la raison, doucement, et sans vous rappeler qu'il y a peut-être mauvaise grâce à vous de reprocher aux autres leur existence oisive et inutile !

CLAVAROT.

Elle est rudement crâne, ma sœur !

TRÉVISAN.

Marquise... je vous en prie...

JULIA.

Manquer de déférence envers un ami si longtemps fidèle au malheur, c'est courir le risque de ne plus trouver son couvert mis à la table hospitalière, et de perdre, en un instant, le fruit de longues années de soins assidus et de complaisances serviles !

MONTGIRAUD.

Monsieur Clavarot, madame votre sœur passe pour payer vos dettes de jeu... payez-vous ses dettes d'insolence ?

CLAVAROT.

Monsieur!

TRÉVISAN, arrêtant Hector.

Ne répondez pas, je vous le défends!...

GEORGETTE, accourant à Montgiraud.

Mon ami! ah! mon ami!...

TRÉVISAN.

C'est moi qui relève votre provocation!... Monsieur Montgiraud... l'amitié fraternelle, qui nous a si longtemps unis, ne nous permet pas de mettre l'épée à la main... mais il ne reste plus rien de cette amitié... ni trace, ni souvenir!... Je reprends ma liberté et je vous rends la vôtre.

MONTGIRAUD.

Sans regret? sans remords?

TRÉVISAN.

Je sais ce que je vous dois... rappelez-vous ce que j'ai fait pour vous!

MONTGIRAUD.

Ah! Fernand! Assez! assez! je t'en prie... Oui, tu as raison : nous sommes quittes. Maintenant que je te gêne, tu me dis : va-t'en!... Eh bien! oui, je m'en irai... Oh! sois tranquille, je m'en irai... mais tu me connais : je te jure que, de près ou de loin, je veillerai sur Georgette et que, moi vivant, elle ne tombera pas si bas qu'elle puisse être ramassée par un Hector Clavarot!

CLAVAROT.

Bénissez vos cheveux blancs, monsieur! vous leur devez de m'avoir insulté deux fois gratuitement!

MONTGIRAUD.

Drôle!...

AUBERTIN, s'avancant.

Je n'ai pas de cheveux blancs, moi, monsieur Clavarot !

CLAVAROT, hautain.

Soit !... mais vous ne m'avez pas insulté !

AUBERTIN, arrachant vivement son gant de sa main.

Qu'à cela ne tienne !...

CLAVAROT.

Ne déchirez pas vos gants, je suis à vos ordres !

TRÉVISAN.

De quoi vous mêlez-vous, maître Aubertin ?

AUBERTIN.

J'aime mademoiselle Georgette et M. Montgiraud m'a promis sa main !

Montgiraud lui donne la main.

JULIA, bas, à Trévisan.

Vous l'entendez ?

TRÉVISAN.

Montgiraud n'a oublié qu'une chose : mon consentement !...

Les rideaux du fond s'ouvrent. — Pontaillac, attablé avec les danseuses et les invités, lève une coupe de champagne.

PONTAILLAC.

Al maestro Clavarot !...

TOUS, levant leurs verres.

Vive Clavarot !

Rideau.

ACTE TROISIÈME

Un salon chez Trévisan, ouvert sur le jardin. Portes en pans coupés, glace sans tain.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGETTE, DÉBORAH, puis BOB.

GEORGETTE.

Eh bien?...

DÉBORAH.

Aucune nouvelle! M. le comte de Trévisan n'est pas rentré!

GEORGETTE.

Oh! mon Dieu!.. Je suis d'une inquiétude!... Et mon bon ami Montgiraud qui n'a plus reparu!...

DÉBORAH.

Mister Montgiraud n'a pas dit à mademoiselle?..

GEORGETTE.

M. Montgiraud ne m'a rien dit!... Hier, en rentrant de cette fête de charité, où je ne me pardonne pas de m'être laissée conduire... en rentrant de cette fête de charité, il m'a ramenée chez nous... puis il m'a embrassée avec une tendresse qui aurait dû m'éclairer... et dit : au revoir, de l'air dont il m'aurait dit : adieu!

DÉBORAH.

Calmez-vous, mademoiselle... M. Montgiraud ne serait pas parti sans vous revoir!

GEORGETTE.

Mais il pourrait se battre!

DÉBORAH.

Non... puisque M. Aubertin...

GEORGETTE.

Mais Montgiraud aura-t-il accepté ce dévouement?... N'aura-t-il pas, au contraire, réclamé ses droits et son rang devant le danger? Et quel que soit celui qui se battra, n'est-ce pas, de toute façon, un duel dont mon affection souffre et s'alarme? Ah! miss! miss! que je suis malheureuse!

DÉBORAH.

Pauvre miss Georgette!... Mais je vois Bob qui traverse le jardin.

GEORGETTE.

Appelez-le... peut-être saura-t-il quelque chose?

DÉBORAH.

Master Bob! master Bob!...

BOB, entrant avec une valise.

Voilà, mademoiselle Déborah!... Oh! mademoiselle!

GEORGETTE.

Vous n'avez pas de nouvelles?

BOB.

Si!... de M. Montgiraud...

GEORGETTE.

Ah! parlez vite!...

BOB.

Il est descendu dans un hôtel meublé de la rue de la Tour.

DÉBORAH.

Un family-hôtel?

BOB.

Précisément!... et il vient d'envoyer un garçon du family-hôtel chercher quelques effets, que j'ai fourrés dans la valise que voilà... et que je lui reporte... avec la permission de mademoiselle.

GEORGETTE.

Pourquoi M. Montgiraud n'est-il pas venu lui-même?

BOB.

Il ne l'a pas dit au garçon!

GEORGETTE.

Et M. de Trévisan?

BOB.

M. le comte de Trévisan s'est levé de grand matin, ce qui n'est pas dans ses habitudes, et il est parti dès neuf heures, accompagné du baron Bruneau, qui était venu le chercher avec une voiture... et une mine! oh! une mine de l'autre monde!... Pour sûr, il y a du mic-mac à domicile!

GEORGETTE.

Hélas!

BOB.

Et des coups d'épée dans l'air... Oh! les coups d'épée dans l'air!... Oh! si j'avais été gentilhomme, moi!...

DÉBORAH.

C'est bien, laissez-nous, master Bob... voilà M. de Trévisan!...

Bob sort.

SCÈNE II

GEORGETTE, DÉBORAH, TRÉVISAN.

TRÉVISAN, entrant.

Georgette!

GEORGETTE.

Je me suis permis d'entrer chez vous...

TRÉVISAN.

Vous avez bien fait, mon enfant, je puis vous rassurer plus tôt... La rencontre que vous redoutiez n'aura pas lieu.

GEORGETTE.

Oh! que vous êtes bon! car, je le devine, c'est à votre intervention...

TRÉVISAN.

Oui, Georgette, et j'en suis fier, puisque cette intervention dissipe des inquiétudes que je pressentais... C'est une heureuse nouvelle dont il m'est doux d'être le messager.

GEORGETTE.

Je vais donc revoir mon bon ami ?

TRÉVISAN, se rembrunissant.

Montgiraud? je ne sais pas... je l'espère... Je veux espérer qu'il ne boudera pas plus longtemps... (Bob apporte une carte sur un plateau.) Excusez-moi, ma chérie... une visite que je ne saurais faire attendre...

GEORGETTE.

Je me retire...

TRÉVISAN.

J'ai cependant besoin de causer avec vous, un peu longuement et très affectueusement.

GEORGETTE.

Je suis à vos ordres... Vous voudrez bien me faire appeler... (Sortant à Déborah.) Venez, miss, venez!

DÉBORAH.

Vous êtes heureuse, maintenant!

GEORGETTE.

Oh! oui, ma bonne Déborah!

SCÈNE III

TRÉVISAN, JULIA.

TRÉVISAN.

Vous, marquise! chez moi!... et seule, aujourd'hui!...
C'est une bonne fortune!

JULIA.

Attendez, pour vous réjouir, mon ami; vous ne pouvez
prévoir quelle déception vous vous apprêteriez!

TRÉVISAN.

Clavarot serait-il revenu sur sa parole?

JULIA.

Non! mon frère est un homme d'honneur. Quelques
duels... heureux... pour lui du moins, lui permettaient,
sans qu'il courût risque d'être taxé de lâcheté, de renon-
cer, sur votre prière, à la réparation qu'il avait droit de
demander...

TRÉVISAN.

Je lui sais le meilleur gré de cette déférence...

JULIA.

Dont vos vieux amis ne lui ont pas donné l'exemple!...
Mais ne récriminons pas!... Je ne viens, d'ailleurs, vous
apporter que des paroles de paix et d'oubli...

TRÉVISAN.

Vous êtes généreuse!

JULIA.

Et le ciel m'en punit, sans doute... car, tous mes beaux
rêves semblent crouler autour de moi...

TRÉVISAN.

Que voulez-vous dire?

JULIA.

Que j'ai renoncé, pour Hector, à la main de mademoiselle Liseron...

TRÉVISAN.

Mais vous aviez ma parole...

JULIA.

Je vous la rends, mon ami... nous avons trop éprouvé combien de soucis, de chagrins, de déchirements vous coûterait l'accomplissement de votre imprudente promesse!

TRÉVISAN.

Je ne sais comment vous remercier, marquise!

JULIA.

Ne me remerciez pas !... M. Montgiraud peut suspecter la sincérité de mon affection pour vous... Vous m'offenseriez en doutant qu'elle fût aussi profonde que désintéressée.

TRÉVISAN.

Je vous aime, Julia!

JULIA.

Vous n'avez pas le droit de me le dire... et sur ce ton-là... Mais ne parlons plus de mademoiselle Georgette... elle sera riche de vos dons, et M. Aubertin...

TRÉVISAN.

Aubertin? Jamais!

JULIA.

Jamais? N'engagez pas l'avenir, mon ami... Mais, entre nous, ne cédez pas dans le présent! Je ne veux pas médire d'un ennemi, mais ce n'est un secret pour personne que M. Aubertin est l'amant de la baronne Bruneau!... Le scandale est assez public, les journaux s'en sont emparés déjà...

TRÉVISAN.

Rassurez-vous... M. Aubertin n'épousera pas Georgette! Il saura ce qu'il en coûte de se jeter follement au travers

de mes projets... J'ai sur le cœur sa sottise provocation à votre frère, dont il me savait l'ami... et le scandale dont il est le héros m'aidera, je pense, à dessiller les yeux de Georgette!

JULIA.

La guérison ne vous sera pas malaisée... on sait combien sont fragiles les amourettes de la dix-huitième année... En tout cas, je vous devais cette dernière marque de mon amitié...

TRÉVISAN.

Cette dernière marque de votre amitié?...

JULIA.

Sais-je quand je reviendrai?

TRÉVISAN.

Vous partez donc?

JULIA.

Je retourne en Espagne... Vous avais-je parlé de certain gros procès que me font des collatéraux éloignés du marquis de Val Féras?

TRÉVISAN.

Quelquefois... vaguement!...

JULIA.

Eh! bien, mon ami, ce procès, d'où dépend toute ma fortune, est, à cette heure, gravement compromis... et mon avocat me presse de tout quitter, pour venir en hâte défendre, sur place, une cause que je suis sur le point de perdre!

TRÉVISAN.

Vous partiriez?

JULIA.

Ce soir... et je disparaîtrai sans autre adieu qu'à vous!

TRÉVISAN.

Vous disparaîtrez?

JULIA.

Je ne compte pas revenir à Paris.

TRÉVISAN.

Oh ! ne me dites pas que vous partez pour ne pas revenir !... Ne me dites pas que cet adieu est le dernier et que je ne vous reverrai plus jamais !...

JULIA.

Il le faut cependant !

TRÉVISAN.

Eh ! bien, s'il le faut, ne partez pas si vite... ne partez pas ce soir !... Quoi ! c'est au moment où l'amitié me trahit... où l'ingratitude paie mes bienfaits... c'est quand je vois tous mes projets traversés, toutes mes espérances évanouies, tous mes vœux déçus... c'est alors que vous parlez de partir?... que vous m'abandonnez aussi?... Attendez au moins, que je puisse vous accompagner !

JULIA.

M'accompagner !... Et à quel titre, s'il vous plait ?

TRÉVISAN.

Ne suis-je pas votre meilleur ami ?

JULIA.

Je rentre en Espagne, dans la famille du feu marquis... Je puis présenter aux Val Féras mon second mari... Je ne veux pas leur présenter mon premier amant !

TRÉVISAN.

Et moi, je ne puis vivre sans vous !...

JULIA.

Mais ne voyez-vous pas qu'il n'est pas une de vos souffrances dont je ne souffre... pas une de vos tortures qui ne me torture également ?...

TRÉVISAN.

Julia !

JULIA.

Je vais partir... je partirai ! c'est irrévocable !... Mais comprenez donc que, si je pars tout à coup, c'est peut-être pour le bien de mon procès... mais si je pars pour ne plus revenir, c'est assurément pour le repos de mon cœur !

TRÉVISAN.

Vous m'aimez!...

JULIA.

Adieu!...

TRÉVISAN.

Non, Julia!... Non, pas encore... Non! laissez-moi le temps de songer... de penser... d'aviser...

JULIA.

Ah! tenez!... J'aurais dû m'éloigner sans vous revoir... vous cacher du moins mon secret... Mais du courage! Trévisan! du courage!... J'en ai besoin autant et plus que vous.. Un peu de solitude nous fera grand bien à tous les deux... Je vous laisse... Loin de moi, vous réfléchirez plus librement... à l'abri de toute influence extérieure... vous déciderez en maître absolu!

Elle sort.

SCÈNE IV

TRÉVISAN, puis BOB par instants, puis MONTGIRAUD, AUBERTIN, puis LE BARON BRUNEAU.

TRÉVISAN, seul.

Que vais-je faire?... Ah! je le sens trop... cette heure-là va décider de toute ma vie!... je voudrais me cabrer contre cette volonté qui me domine... je ne peux pas!

BOB, annonçant.

M. Montgiraud, M. Aubertin.

TRÉVISAN.

Je les avais oubliés!... Fais entrer!

MONTGIRAUD, entrant.

Vous connaissez, monsieur, le but de notre visite?...

TRÉVISAN.

Je l'attendais!

MONTGIRAUD.

Un billet de vous, que j'ai reçu ce matin, me promet une lettre de M. Clavarot... une lettre que vous vous faisiez fort d'obtenir...

TRÉVISAN.

C'est Bruneau qui s'est chargé de vous la remettre, et je m'étonne d'un retard... dont je ne veux pas me plaindre, puisque je lui dois le plaisir de vous revoir chez moi.

AUBERTIN.

Monsieur le comte est-il bien sûr que M. Clavarot s'exécute ?

TRÉVISAN.

J'ai sa promesse et je ne doute pas de sa fidélité à la tenir.

MONTGIRAUD.

Nous n'avons donc plus qu'à nous armer... de patience et à retourner chez Aubertin, où M. Bruneau voudra bien venir nous retrouver.

BOB, annonçant.

M. le baron Bruneau.

BRUNEAU, entrant.

Pardon, je suis en retard... une affaire personnelle m'a retenu... Mais, mes bons amis, quelle matinée!... Un long orage, une tempête domestique!... Enfin! tout est fini... bien! Et tout est bien... Mais d'abord, voici les excuses de mon client.

TRÉVISAN, donnant la lettre à Aubertin.

Lisez, monsieur... j'espère que vous ne suspecterez pas le sentiment qui les a dictées?... M. Clavarot n'eût pas reculé devant votre épée... il recule devant un éclat qui rejaillirait sur la jeune fille que le ciel a mise sous ma protection!

MONTGIRAUD.

Quel qu'en soit le motif, pourvu qu'il recule!...

TRÉVISAN, à Aubertin qui a lu.

Cette lettre vous satisfait-elle ?

AUBERTIN.

Elle me paraît parfaitement acceptable.

MONTGIRAUD, après lecture.

On ne pourrait exiger davantage, sans indiscretion!... Il nous reste à vous remercier, monsieur de Trévisan, de votre intervention pacifiante!

AUBERTIN.

Monsieur le comte!

BRUNEAU.

Remerciez-moi aussi, Montgiraud!... J'ai été un autre pacificateur!... Et moi, par principe!... parce que le duel, par principe, je le réprouve... Ce qui n'empêche pas que j'ai manqué d'en avoir pour mon compte... Et avec qui?... Je vous le donne en mille!

MONTGIRAUD.

Je ne devine jamais!

BRUNEAU.

Et vous, Aubertin?... Non, ne cherchez pas... et prenez cette main! (Il lui donne la main.) Savez-vous ce que c'est, que cette poignée de main-là?

AUBERTIN.

C'est de la sympathie!

BRUNEAU.

C'est de la réparation!... Oui, mon ami, oui!... Imaginez-vous que je vous soupçonnais... et vous ne savez même pas de quoi je vous soupçonnais?...

AUBERTIN.

Ma foi non!

BRUNEAU.

Vous n'aviez pas lu le *Casanova*?

AUBERTIN.

Non!

BRUNEAU.

Un racontar absurde! Mais, ce matin, n'y tenant plus, et au milieu de mes préoccupations de témoin, j'ai couru chez le chroniqueur mondain... Le croiriez-vous, mes chers, je n'ai pas eu besoin de lui exposer l'affaire... A mon titre seul, il avait deviné! « Vous êtes, m'a-t-il dit, le dix-septième baron dont je reçois la visite! Je suis désespéré que ma discrétion, trop grande, ait permis à tant de gens de se reconnaître. Il ne s'agit ni de vous, ni d'aucun autre... Les personnages en question sont tous étrangers : le baron est belge; la baronne, autrichienne; la danseuse, anglaise; et l'avocat, hollandais! »

MONTGIRAUD.

Vous voilà rassuré!

BRUNEAU.

Absolument!... Et voilà pourquoi, mon cher Aubertin, il y avait une réparation dans ma poignée de main!... Mais, vous partiez... Je vais avec vous... J'ai hâte de rendre ma tendresse à ma femme... comme je lui ai rendu ma confiance... Au revoir, Trévisan!...

AUBERTIN, saluant.

Monsieur le comte!...

TRÉVISAN, bas, à Montgiraud.

Vous ne désirez pas voir Georgette?

MONTGIRAUD.

Je ne serais pas parti sans l'embrasser.

TRÉVISAN.

Demeurez donc un instant... je vais la faire prévenir!

MONTGIRAUD.

Vous permettez, Aubertin?

AUBERTIN.

Je vous attendrai, mon ami!

BRUNEAU, lui prenant le bras.

Vous ne seriez pas homme à venir déjeuner avec nous... pour achever de réparer?...

Ils sortent.

SCÈNE V

TRÉVISAN, MONTGIRAUD, puis GEORGETTE.

TRÉVISAN.

Montgiraud... ne vous semble-t-il pas que le hasard, qui nous remet en présence, ne pouvait être plus heureusement avisé?

MONTGIRAUD.

En ce sens?

TRÉVISAN.

En ce sens qu'il a préparé, comme providentiellement, un rapprochement que je désire de tout mon cœur.

MONTGIRAUD.

Un rapprochement?

TRÉVISAN.

Oh! je vous sais mauvaise tête, mon cher! Vous n'auriez garde de revenir!... Mais je vauz mieux que vous! Le hasard a fait le premier pas, je ferai volontiers le second... le troisième... J'en ferai tout autant qu'il faudra pour aller à vous, s'il vous en coûte de venir à moi.

MONTGIRAUD.

Ce sont là de bonnes paroles, dont je suis sincèrement ému...

TRÉVISAN.

Touchez donc là, Montgiraud... touche donc là, sacrebleu!

MONTGIRAUD.

Fernand!

Ils s'asseyent.

TRÉVISAN.

Sais-tu que tu as été violent et cruel!...

MONTGIRAUD.

Penses-tu que tu sois demeuré un modèle de douceur et de modération?

TRÉVISAN.

Il y a eu, c'est vrai, de part et d'autre, un échange de vivacités...

MONTGIRAUD.

Mazette! tu as des euphémismes!...

TRÉVISAN.

Des vivacités inexcusables entre deux vieux camarades!... Dieu me pardonne! nous avons parlé, je crois, de séparation!

MONTGIRAUD.

Tu m'as donné mon congé!

TRÉVISAN.

Et tu l'as accepté!... C'est absurde! Nous séparer serait impossible! Allons, voyons, reprenons cette vie commune, qui nous a faits si longtemps heureux, et rentre au bercail, vieil enfant prodigue!

MONTGIRAUD.

Merci, Fernand, merci! Je suis très touché, ma parole d'honneur, je suis très touché... mais vois-tu, ce qui est arrivé est fatal! Acceptons cette leçon du destin et ne nous exposons plus à de pareilles... vivacités... Tu vois, je t'emprunte tes atténuations!... Ton offre toute généreuse augmente sans doute mes regrets, mais ne change rien à mes décisions!

TRÉVISAN.

Tu refuses la main que je te tends?

MONTGIRAUD.

Je la refuse, en tant qu'il y aurait dans cette main un semblant d'aumône!... Mon Dieu! je n'ai pas été sans reproche... et le pire, c'est que je le méritais un peu, l'outrage qui m'a été jeté à la face!... J'ai trop longtemps accepté d'être ton hôte... De loin en loin, il me venait

comme une bouffée de scrupules... Je la chassais... et le temps de rougir me semblait passé, depuis beaux jours! Mais le rouge m'est remonté au front hier!... C'est un mal d'où je veux tirer un peu de bien!

TRÉVISAN.

Tu vois que tu n'oublies pas, toi!

MONTGIRAUD.

J'oublie ce qu'il convient que j'oublie, et je me souviens de ce dont je dois me souvenir!... Crois-moi, Fernand, restons amis, mais séparons-nous. Je n'ai plus longues années à vivre, je suis décidé à les vivre dignement! Mes revenus me suffiront... A mon âge, on se tire d'affaire avec quelques mille livres de rentes... J'en ai assez... Nous nous verrons quelquefois... aussi souvent qu'il te plaira!... Je viendrai fumer un cigare chez toi... Tu feras l'ascension des cinq étages au haut desquels je vais accrocher mon nid... Nous nous rencontrerons au club, et enfin, il sera bientôt, je l'espère, une maison amie, où nous serons assurés de nous retrouver le plus souvent qu'il se pourra!

TRÉVISAN.

Une maison amie?

MONTGIRAUD.

La maison de madame Aubertin!

TRÉVISAN.

Ah! pour ceci, n'y compte pas!

MONTGIRAUD.

Pourquoi?

TRÉVISAN.

Parce que j'entends disposer de la main de Georgette!

MONTGIRAUD.

Selon le vœu de son cœur?

TRÉVISAN.

Si son cœur s'est abusé, mon devoir est d'avertir cette enfant!

MONTGIRAUD.

Où vois-tu que Georgette?...

TRÉVISAN.

Georgette s'est, mal à propos, amourachée de M. Aubertin...

MONTGIRAUD.

Mal à propos?

TRÉVISAN.

Ne fais pas l'ignorant, mon cher ; laisse à cet imbécile de baron le monopole du bandeau sur l'œil!

MONTGIRAUD.

Aubertin n'est plus l'amant de la baronne!

TRÉVISAN.

Qu'en sais-tu? Et, cela fût-il, il l'était hier... Les journaux sont pleins de sa bonne fortune.

MONTGIRAUD.

Es-tu sans péché, toi, pour lui jeter de ces pierres? Aubertin a eu des aventures de jeunesse? Après?... Tu n'exigeras pas de ton gendre qu'il arrive à l'autel sans quelque accroc à sa robe d'innocence? On ne demande pas aux jeunes maris de se couronner de roses blanches? Et je ne sache pas que, sur le chapitre du passé, ton candidat fut plus irréprochable que le mien?

TRÉVISAN.

Il ne s'agit pas de projets auxquels j'ai momentanément renoncé...

MONTGIRAUD.

Momentanément?... Fernand, tu ne me dis pas tout! Fernand, tu gardes encore au fond du cœur la folle pensée de donner ta fille à Clavarot?

TRÉVISAN.

Je n'ai pas dit cela!

MONTGIRAUD.

Non!... Mais tu as dit : « Momentanément. » Oh! non,

je t'en prie, non, ne fais pas cela... Ne le tente même pas!... Aubertin est un brave et loyal garçon... qui n'a pas une ombre dans sa vie... qui travaille... qui a du talent! Il aime ta fille, ta fille l'aime!...

TRÉVISAN.

Un roman de pensionnaire!

MONTGIRAUD.

Tu crois?... Eh bien! j'aurais dû m'en douter!... Tu ne connais pas cette enfant... tu ne l'as pas comprise... et tu ne saurais la rendre heureuse... Je comptais m'éloigner seul... je pensais pouvoir te la laisser, sans danger pour son avenir... Je suis fixé, maintenant!... Je vais l'emmener!

TRÉVISAN.

L'emmener?

MONTGIRAUD.

Avec moi... avec papa Montgiraud... sous mon toit... à mon cinquième!... Mieux vaut pour elle ma médiocrité et le bonheur, que le désespoir au milieu de ton luxe!

TRÉVISAN.

Mais de quel droit emmènerais-tu Georgette?

MONTGIRAUD.

Du droit que son choix va me faire!... Demande-lui de choisir entre nous!

TRÉVISAN.

Et crois-tu que je lui permettrai de choisir?... Georgette est à moi!... Elle est ma fille!

MONTGIRAUD.

Ta fille?... Allons donc! Ta fille! Mais qu'as-tu tant fait pour elle... sinon de lui donner le jour?... Et un joli présent, pardieu!... Quels liens autres que ceux du sang?... Et des liens, que tu n'as même pas avoués!... Toi, son père?... Mais le père, Fernand, c'est celui qui élève l'enfant, qui le voit grandir sous ses yeux, qui façonne son esprit et son cœur, qui l'enveloppe de sa sollicitude et le couvre

de sa tendresse... Le père de Georgette, toi?... Sacrebleu! mais avoue-la donc une fois! reconnais-la! Et, quand tu l'auras reconnue, je te défie de la donner à Clavarot!

TRÉVISAN.

Encore!... Ah! tenez! vous disiez bien: tout rapprochement entre nous ne serait qu'un mauvais replâtrage! Finissons-en!

MONTGIRAUD.

Donnez-moi Georgette!

TRÉVISAN.

Non!

MONTGIRAUD.

Donnez-la moi!

TRÉVISAN.

Non!

MONTGIRAUD.

Je vous la reprendrai!

TRÉVISAN.

Essayez!

GEORGETTE, entrant.

Vous étiez là, mon ami, et on ne me le disait pas!

TRÉVISAN.

Embrassez Montgiraud, mon enfant... Il nous quitte!.. Faites-lui vos adieux, monsieur!

GEORGETTE.

Ses adieux!... Vous partez?...

MONTGIRAUD.

Pas pour longtemps!

Il embrasse Georgette et sort vivement.

SCÈNE VI

GEORGETTE, TRÉVISAN, puis JULIA, puis MONTGIRAUD,
AUBERTIN, BRUNEAU.

GEORGETTE.

Où va mon bon ami?

TRÉVISAN.

Je ne sais pas!

GEORGETTE.

Pourquoi part-il?

TRÉVISAN.

Parce qu'il lui déplaît d'accepter plus longtemps mon hospitalité!

GEORGETTE.

Et pourquoi part-il sans moi?

TRÉVISAN.

Parce que je tiens à ce que vous ne me quittiez pas!

GEORGETTE.

Mais que dit-il de cela, lui?

TRÉVISAN.

Peu importe! Je n'ai pas à le consulter!

GEORGETTE.

Et vous ne me consultez pas non plus?

TRÉVISAN.

Mon Dieu, Georgette, comme vous l'aimez!

GEORGETTE.

Je serais ingrate s'il en était autrement.

TRÉVISAN.

Sans doute, mais ne voyez-vous pas que ma jalousie s'irrite de cette préférence?

GEORGETTE.

Je vous demande pardon de l'irritation que je vous donne.

TRÉVISAN.

Le mot a trahi ma pensée... Je voulais dire que votre préférence m'afflige!

GEORGETTE.

Je ne demandais qu'à vous chérir tous les deux (du même amour, monsieur le comte!

TRÉVISAN.

Je vous ai priée déjà de ne plus m'appeler ainsi!

GEORGETTE.

Eh bien! (Avec effort)... mon ami!... Mais je vous en conjure, mon ami, donnez-moi le temps que mon respect pour vous n'enchaîne plus l'effusion de ma tendresse... Ce n'est pourtant pas ma faute!... Je sais tout ce que je vous dois... Montgiraud me l'a dit le premier!... Bien des fois Montgiraud m'a dit: Aime-moi de tout ton cœur, mon enfant, mais tâche d'aimer Trévisan un peu plus que moi... un tout petit peu plus!...

TRÉVISAN.

Et vous n'avez pas obéi?... (Silence.) Montgiraud avait raison, cependant, de vous enseigner cette préférence à mon profit!

GEORGETTE.

Cela doit être... mon bon ami a toujours raison! Mais, comme j'ignorais pourquoi il me parlait ainsi, je ne voyais que ses bontés...

TRÉVISAN.

Plus habiles que les miennes?

GEORGETTE.

Plus assidues!

TRÉVISAN.

Vous n'aurez plus, Dieu merci, le loisir de continuer vos comparaisons!

GEORGETTE.

Parce qu'il est parti?... Vous me croyez bien peu de mémoire!

TRÉVISAN, impatienté.

Mais que faut-il donc que je fasse pour conquérir une affection qui se défend avec cette opiniâtreté?...

GEORGETTE.

Oh! mon Dieu, monsieur le comte, comme vous me comprenez mal!

TRÉVISAN, se calmant.

Je vous comprends mal, soit!... C'est aussi ma faute, sans doute! J'ai eu le tort, le grand tort de m'en rapporter à d'autres du soin de vous comprendre... Mon affection a perdu à passer par des intermédiaires... qui ne seront plus désormais entre nous!... C'est affaire à moi de reprendre dans votre cœur le rang qui m'est dû, et je vous jure que je n'y épargnerai rien!

GEORGETTE.

Je vous jure, moi, qu'il vous suffira de le vouloir!

TRÉVISAN.

Je le voudrai. Mais n'oubliez pas, mon enfant, que ma tendresse ne doit pas être seulement sincère et profonde... Elle doit être en même temps ferme et clairvoyante; vous ne m'en voudrez pas de n'avoir pas toute la faiblesse, toute l'imprévoyance que j'ai lieu de reprocher à Montgiraud... vous me permettrez de diriger votre jeune âme, ignorante encore des choses de la vie, et de défendre votre douce inexpérience contre des entreprises dont je connais le péril!

GEORGETTE.

Oh! mon Dieu!... J'ai peur!...

TRÉVISAN.

Vous avez deviné, Georgette... vous savez déjà de qui je veux parler!

GEORGETTE.

De M. Aubertin, n'est-ce pas?

TRÉVISAN.

Oui!... Montgiraud n'a pas su vous garder contre de dangereuses séductions!...

GEORGETTE.

Dangereuses?...

TRÉVISAN.

Aubertin savait ce qu'il faisait, lui! C'est une intrigue bien menée, et qui dénote chez ce jeune robin une remarquable entente des affaires!

GEORGETTE.

Que prétendez-vous?...

TRÉVISAN.

Mais, que c'est un habile homme... et qui a pris votre cœur... pour être sûr de prendre votre dot!

GEORGETTE.

Oh! mais vous le calomniez!... Vous le calomniez indignement! M. Aubertin n'a, croyez-le bien, aucun des sentiments si bas que vous lui prêtez! Il refuserait une dot qui ne m'est pas due, que je tiendrais de votre générosité, de votre pitié, peut-être?... Oh! non, il ne l'accepterait pas!

TRÉVISAN.

Pauvre enfant! Il m'en coûte de vous éveiller brutalement!... Mais c'est mon devoir de vous tirer de ce rêve!... Ma maison est fermée à M. Aubertin... Vous ne le verrez plus!

GEORGETTE.

Il se peut que je ne le revoie jamais; je l'aimerai toujours!

TRÉVISAN.

Ce roman qui remplit votre tête est insensé!

GEORGETTE.

Ce n'est pas ma tête seulement qu'il remplit, c'est tout mon être!

TRÉVISAN, impatienté.

Ah! Georgette! c'est trop d'obstination!

GEORGETTE.

Ce qu'il vous plaît d'appeler de l'obstination, et qui n'est que de la fidélité à ce qui m'est cher, ne serait-ce pas ma part de l'héritage de ma mère?... Vous qui avez eu le bonheur de la connaître, monsieur le comte, qu'en pensez-vous?

TRÉVISAN, se calmant.

Vous devez vous méprendre, Georgette, aux sentiments qui guident ma résistance... Refusez par caprice l'homme que j'eusse préféré, mais accordez-moi le droit de refuser par raison celui que vous avez choisi!

GEORGETTE.

Mais ce droit que vous me demandez... et qui est tout uniment le droit de faire mon malheur... de qui donc le tenez-vous?

TRÉVISAN.

De qui?... De votre père!

GEORGETTE.

De mon père!... Où est-il, ce père, dont vous invoquez l'autorité sacrée?... Où se cache-t-il?... Que ne se fait-il connaître à son enfant abandonnée?...

TRÉVISAN, ému.

Georgette!

GEORGETTE.

Oh! qu'il vienne!... qu'il se révèle à moi!... et je ne lui reprocherai rien... J'oublierai les années d'indifférence dans l'ardeur de sa première caresse!...

TRÉVISAN.

Georgette!

GEORGETTE.

Il y a si longtemps que je l'attends!... Je serais si heureuse de l'aimer!... Mon père... où es-tu, mon père?..

TRÉVISAN.

Votre père ?...

Il voit entrer Julia sans bruit.

GEORGETTE.

Eh ! bien ?...

TRÉVISAN, avec effort.

Il est mort !...

MONTGIRAUD, entrant, suivi d'Aubertin et de Bruneau.

Mort ?... Vive Dieu !...

« Les gens que vous tuez se portent assez bien ! »

TRÉVISAN.

Monsieur Montgiraud !...

GEORGETTE.

Mon ami !...

MONTGIRAUD.

Désolé, monsieur le comte, de vous donner un démenti !...
 Georgette, mon enfant, fais tes adieux à M. de Trévisan...
 nous partons !

TRÉVISAN, inquiet.

Que signifie ?...

MONTGIRAUD.

Tout simplement que, accompagné de ces deux mes-
 sieurs, qui ont bien voulu me servir de témoins...

BRUNEAU.

Témoin à tout faire, moi !

MONTGIRAUD.

Je suis allé à la mairie du xvi^e arrondissement, déclara-
 rer au chef de bureau des naissances que j'étais le père,
 jusqu'à ce jour inconnu, de mademoiselle Georgette, ci-
 devant Liseron, née à Paris le 18 juin 1865...

TRÉVISAN.

Vous avez reconnu ?...

MONTGIRAUD.

Ma fille !... Art. 334... Je connais mon code aussi...

GEORGETTE, se jetant dans ses bras.

Mon père !...

MONTGIRAUD.

Et maintenant, qu'un autre ose te disputer à ma ten-
dresse !

AUBERTIN.

M. Montgiraud... et moi ?...

MONTGIRAUD.

Vous ?... Déjà !... Etourdi ! je vous oubliais !...

Il met la main de Georgette dans celle d'Aubertin.

BRUNEAU, à Aubertin.

Vous aurez encore besoin d'un témoin... Je m'offre.

TRÉVISAN, accablé.

Ils m'abandonnent tous !

JULIA, à demi-voix.

Ingrat !

GEORGETTE, à Montgiraud.

Madame de Val Féras était là !

MONTGIRAUD, à Aubertin.

Pauvre Trévisan !...

AUBERTIN.

Il l'épousera !

MONTGIRAUD.

Dernière étape de la vie facile !

Rideau.

FIN